Lettre sur les doctrines philosophiques et politiques de M. de Lamennais, par Vincent Gioberti...


BnF Gallica

ONETTI



LETTRE

SUR LES

DOCTRINES PHILOSOPHIQUES

ET POLITIQUES

DE

M. DE LAMENNAIS

PAR VINCENT GIOBERTI.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE

1843



LETTRE

SUR LES

DOCTRINES PHILOSOPHIQUES

ET POLITIQUES

DE

M. DE LAMENNAIS

PAR VINCENT GIOBERTI.

> Vie più che indarno da riva si parte,
> Perchè non torna tal qual ei si muove,
> Chi pesca per lo vero e non ha l' arte.
>
> DANTE, Par. XIII.

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

—

1845

Monsieur,

J'ai lu avec une triste surprise l'approbation presque solennelle des doctrines de M. de Lamennais, qui a été faite par quelques-uns de mes compatriotes, et publiée dans une feuille française. Quoique cet acte soit émané d'une réunion particulière, à laquelle je suis complétement étranger, on pourrait croire que les sentiments qu'il exprime sont assez communs parmi les amis de la nationalité italienne. Ce danger est trop grave pour que je puisse garder le silence, malgré mon peu de goût et mon dé-

faut d'habitude pour ce genre de publicité. J'ai néanmoins différé quelques jours à prendre la plume; car l'illustre écrivain étant sous le poids d'une accusation politique, je n'aurais pu sans blesser les convenances, tout étranger et inconnu que je sois chez vous, tenir un langage qui, quoique pur de toute personnalité, doit être franc et sévère. La position actuelle de M. de Lamennais m'engagerait encore à me taire, si je n'avais pas à remplir un de ces devoirs qui par leur nature doivent aller avant tout, et ne peuvent être différés longtemps. Si cet écrit tombait par hasard sous les yeux de celui qui en est le sujet, j'espère qu'il ne se trompera pas sur mes intentions, en me voyant accomplir une tâche affligeante, mais impérieuse, devant laquelle lui-même n'aurait pas reculé, j'en suis sûr, il y a quelques années, dans des circonstances analogues aux miennes.

Je connais aussi le risque auquel je m'expose, en m'adressant au public pour la première fois dans une langue qui m'est étrangère. S'il s'agissait d'une chose moins grave, cette seule crainte m'empêcherait d'entrer en lice. Mais quand il s'agit de remplir un devoir, on peut, monsieur, en sûreté d'honneur et de conscience, braver les périls et même le ridicule. Du reste, ce danger n'existe pas chez une nation aussi généreuse

que la vôtre ; car, si le mauvais écrivain est inexcusable lorsqu'il peut se taire, il a droit à quelque indulgence quand il est forcé de défendre les plus chers intérêts qui puissent émouvoir le cœur d'un homme.

Non, monsieur, la partie la plus nombreuse et la plus éclairée de la nation italienne ne sera jamais complice des déplorables égarements de M. de Lamennais. Personne n'admire plus que moi son beau talent et son noble caractère : personne ne l'a chéri davantage lorsqu'il défendait la vérité, tout en regrettant que son jugement et son savoir ne fussent pas toujours au niveau de sa verve éloquente, et qu'il gâtât par des excès la meilleure et la plus sainte des causes. M. de Lamennais appartient malheureusement à cette classe d'auteurs aujourd'hui fort nombreuse, qui croient que l'art d'écrire peut remplacer la science, et que l'écrivain doit avoir plus à cœur de frapper fort que de frapper juste. De là ses écarts en tout genre ; de là son extrême impéritie à juger sainement des hommes et des choses, à distinguer les réalités des chimères et les plans raisonnables des utopies ; de là ces continuelles et prodigieuses variations qui ont souvent affligé ses admirateurs et ses disciples. Certes, les esprits les plus judicieux sont sujets à se raviser et à corriger leurs opi-

nions en avançant dans la vie. Mais ces changements ne sont pas de tous les jours, ne portent point sur les principes, et laissent intactes ces idées fondamentales qui sont, pour ainsi dire, le pivot sur lequel tourne la conduite du sage. Si les principes qu'on a d'abord adoptés sont faux, il faut sans doute les réformer; mais, sauf le cas d'une légèreté excessive, ces amendes honorables et prescrites par la loi morale ne peuvent pas se répéter plusieurs fois dans la vie d'un homme : autrement, il faudrait douter du bon sens, et tomber dans un scepticisme auquel la science même et le génie ne pourraient échapper. Les variations de M. de Lamennais sont si éclatantes, si nombreuses et si essentielles, qu'il est difficile d'en trouver un autre exemple aussi frappant. En politique il a passé par toutes les nuances et par tous les extrêmes, depuis l'ultra-royalisme le plus hardi jusqu'au radicalisme le plus absurde. Il serait inutile de s'arrêter sur ses vicissitudes religieuses. Rien n'est plus triste et plus étonnant que le spectacle qu'il donne au monde depuis quelques années. Que peut-on dire d'un prêtre qui foule aux pieds cette Église pour laquelle il a tant combattu, et qui, après avoir outré le principe de l'autorité, se fait l'apôtre de la révolte?

Il est vrai que les apologistes de M. de La-

mennais nous assurent gravement qu'il est l'immutabilité en personne, et que ses prétendus changements sont des phases admirables d'une pensée unique, conformes de tout point à la loi du progrès. Le progrès ! Entendez-vous ? Voilà le mot qui dorénavant sauvera le monde, et fera de l'inconstance humaine la première des vertus. Selon cette belle théorie, si vous voyez quelqu'un qui de temps en temps réforme ses opinions, comme ses habits, ne dites plus qu'il change, mais qu'il se développe. C'est ainsi qu'il faut parler. Il est cependant permis de croire que pas un de ces spirituels apologistes du célèbre écrivain n'a lu d'un bout à l'autre son *Essai sur l'indifférence* et ses autres écrits d'une date un peu ancienne. Autrement, ils sauraient que les principes, les moyens, les conséquences, le but, tout a varié prodigieusement dans cet homme. C'est surtout à l'égard du but que le contraste frappe, et il est assez plaisant d'entendre ses avocats insister si fort là-dessus. Car que voulait-il, M. de Lamennais, lorsqu'il était catholique? Quel était-il, le souverain bien qu'il proposait aux hommes? C'était le bien de l'âme, l'amour de Dieu, le salut éternel. Il raisonnait selon le point de vue de l'Évangile, qui, tout en accordant aux choses de ce monde l'importance qu'elles méritent, tout

en les élevant à la dignité du devoir, et en les sanctifiant par une fin supérieure, nous enseigne cependant que ce qui passe n'est rien en lui-même, et en comparaison de l'éternité. Voilà la seule philosophie qui soit raisonnable, digne de l'homme, et propre à assurer son bonheur même ici-bas. Les plus grands maux qui affligent l'humanité proviennent de l'affection déréglée qu'on a pour les choses de la terre. Voulez-vous améliorer vos semblables et rendre leur vie plus tranquille et plus pure? Élevez leurs regards vers le ciel. Telle était jadis la pensée chrétienne de M. de Lamennais; mais celle qu'il professe aujourd'hui est bien différente. Depuis qu'il est devenu philosophe à sa manière, il ne s'occupe plus guère des âmes : tous ses soins se portent sur les choses temporelles; la politique a remplacé la religion. Il ne pense plus à faire des citoyens dans le ciel, mais des républicains sur la terre. Voilà ce qui maintenant est tout à ses yeux : peu importe le reste. Il a sacrifié à cette utopie sa réputation, sa foi, son caractère de chrétien et de prêtre; il a joué le salut de son âme et celui de ses nouveaux disciples, s'il m'est permis de parler ainsi, sur la carte de la république. Ah! sans doute il doit se dire souvent dans ses méditations solitaires : Malheur, malheur à moi, si la foi

que j'ai abandonnée est vraie ! malheur à ceux qui m'écoutent ! S'il prêche encore les vertus morales, le patriotisme, le dévouement, le sacrifice, et puise de nobles inspirations dans ses souvenirs chrétiens et dans son âme naturellement bonne et généreuse, ses idées, n'étant plus animées par la foi, ne dépassent guère l'étroite portée du paganisme. Jamais ses paroles, quoique belles et touchantes, n'opéreront un de ces prodiges qu'on appelle conversions et que la religion seule peut enfanter dans les âmes. C'est là un privilége du catholicisme que nulle secte ne pourra jamais lui ravir ou partager avec lui. Lui seul peut répandre dans le cœur de l'homme cette séve puissante de la grâce qui fait germer et fructifier la parole de vie proclamée simultanément à ses oreilles. On peut comparer M. de Lamennais à cet homme de l'Évangile qui perd son temps à semer et à bâtir sur le sable. Il est descendu de la hauteur du Christ jusqu'à la taille humaine de Socrate et des stoïciens : est-ce là un progrès, messieurs ?

Cette versatilité d'esprit qui suppose une grande légèreté de jugement, et le défaut de ces études sérieuses et profondes qui donnent de la consistance aux idées, et créent les fortes têtes, suffiraient pour décréditer les doctrines

de l'illustre écrivain aux yeux des lecteurs sensés qui ne se laissent point prendre aux charmes de la parole. Son goût prononcé pour les idées paradoxales, qui lui donne une singulière ressemblance avec J. J. Rousseau, ne peut guère lui être plus favorable dans l'opinion des esprits solides. Les hommes à paradoxes peuvent captiver l'attention de leur siècle, entraîner la multitude, acquérir une renommée plus rapide que durable, et qui n'a que le dehors de la véritable gloire; ils peuvent faire un mal immense, et détruire en grand, mais ils sont impuissants, lorsqu'il s'agit de créer. La cause de cette faiblesse réelle qui se cache sous l'apparence du contraire, c'est qu'il leur manque la véritable force, la force créatrice, qui ne se trouve ailleurs que dans la vérité. De tout ce qu'a écrit le citoyen de Genève, qu'est-il resté à la science? Rien. Il a fait tourner la tête aux enfants et aux femmes, embelli le vice en prêchant la vertu, faussé les idées de la liberté et de l'éducation véritables, déraciné la foi, déjà ébranlée dans votre pays, inspiré les harangues de Saint-Just et les homélies de Robespierre, préparé les désordres et les horreurs de la révolution: la seule renommée qui lui reste est celle du plus brillant sophiste qui ait jamais existé. Les ouvrages de M. de Lamennais n'auront guère

meilleure fortune. Sauf les pages inspirées par le catholicisme, ils vivront peut-être comme un habile tissu d'images et de phrases, ou bien comme un tableau animé des extravagances et des contradictions de notre siècle. Son système sur la certitude, après un court bruit, est déjà bien mort. L'érudition superficielle, digne tout au plus du quinzième siècle, qu'il a étalée pour démontrer l'universalité du christianisme, faussement conçue (car cette universalité, dans le sens catholique, est bien différente du paradoxe de M. de Lamennais), ne reçut pas même un passager hommage. Il en sera de même de sa philosophie actuelle, lorsque le frivole rationalisme qui règne de nos jours aura fait son temps, et que la véritable spéculation renaîtra dans la patrie de Pascal et de Malebranche. Les ouvrages de M. de Lamennais sont des météores éclatants, qui n'ont point d'avenir, parce qu'ils manquent de cette solidité qui n'est pas moins nécessaire pour perpétuer la pensée du philosophe que pour conserver celle de l'artiste. La parole mélodieuse s'éteint avec le souffle qui passe : la vérité seule est immortelle.

Il est vrai, monsieur, que si l'on prêtait foi à quelques écrivains, l'*Esquisse* de M. de Lamennais serait un incomparable chef-d'œuvre, qui excite l'admiration et l'envie de toute l'Eu-

rope. Mais j'ai quelque raison de croire qu'il n'en est rien ; car tous ces messieurs que savent-ils de religion et de philosophie? Il suffit de lire ce qu'on imprime sur ces matières, surtout depuis dix ans, dans certains journaux qui se piquent de progrès, pour savoir à quoi s'en tenir. Les sciences morales en France, la métaphysique, la littérature sérieuse ne sont jamais tombées si bas. Si vous continuez sur ce pied, dans un siècle, malgré votre politesse, votre esprit et votre beau pays, vous serez des barbares (pardonnez-moi le mot), comme les Gaulois et les Francs vos aïeux. Vous fûtes grands, parce que vous fûtes chrétiens ; car la foi est la première source de toute grandeur durable, même dans l'ordre matériel ; elle est le véritable thermomètre de la puissance et de la civilisation des peuples. Qui veut semer sur un autre sol, après des apparences trompeuses, ne recueille que le néant. Je vous le dis franchement, monsieur, parce que je sais que vous et les meilleurs de vos compatriotes s'en affligent comme moi, et pressentent, dans cette nuit religieuse qui enveloppe votre belle nation, les approches de la barbarie. Mais pour revenir à M. de Lamennais, et à l'admiration de l'Europe, je ne pense pas que les amis de l'ordre vous envient un homme qui, malgré

ses protestations pacifiques, se sert de son talent pour allumer avec des pamphlets les passions de la multitude. Je ne pense pas non plus que les sages amis de la liberté veuillent d'un patriote qui a fait tout son mieux pour la rendre incompatible avec une croyance qui règne dans la moitié de l'Europe et dans les deux tiers de l'Amérique. Ah! la France a sans doute des gloires qui doivent être admirées et enviées par tous les peuples. Sans parler de vos grands hommes du moyen âge et du dix-septième siècle, et sans sortir de la science, quel est le pays qui ne serait pas fier d'avoir produit le grand Cuvier? Quel est celui qui ne s'honorerait pas d'un Étienne Quatremère, d'un Eugène Burnouf, d'un Fauriel, d'un Letronne, ces véritables savants, ces érudits aussi judicieux que profonds, ces hommes à études consciencieuses et fortes, dont les recherches philologiques et archéologiques ont tant de prix pour l'histoire, la religion et la philosophie [1]? Mais ces vénérables successeurs et héritiers des Bochart, des

[1] Je ne veux pas donner par ces mots une approbation absolue à toutes les doctrines de ces savants. Je parle de l'élément qui prédomine chez eux, du fond de leurs études et de leurs ouvrages, qui est excellent. Du reste, nul homme n'est parfait, et les maîtres de la science peuvent avoir leurs taches, comme le soleil.

Pétau, des Fréret, des Barthélemy, des de Guignes, des Gebelin, des Duperron, des Gaubil, des Sainte-Croix, des Champollion, des Rémusat, des Sacy, ne sont pas ceux qui provoquent l'enthousiasme de certains journalistes. Tous ces noms, quelque estimables qu'ils soient, ne jouissent pas d'une grande popularité chez vos distributeurs de gloire. L'étoile de vos grands penseurs, saint Bernard, Gerson, Pascal, Bossuet, Fénélon, Malebranche, commence aussi à pâlir. Non, messieurs, tous ces hommes modestes à la pensée profonde, et à l'érudition poudreuse, ne sont rien ou bien peu de chose. Si vous voulez connaître vos véritables gloires passées et contemporaines, cherchez-les ailleurs. Apprenez une fois pour toutes que le plus grand homme de votre France, et sans doute du siècle, est M. Pierre Leroux, qu'un journal comparait à Jésus-Christ. Sachez que cet écrivain, dont je respecte la bonne foi, mais dont le galimatias vaporeux fatigue les plus patients lecteurs, dont la critique et l'érudition sont dignes d'un écolier, dont les prétentions philosophiques sont si supérieures à la portée de sa science, rivalise avec l'auteur d'une pensée et d'une institution qui, même considérées humainement, sont les plus grandes qui aient paru sur la terre!

Ces enfantillages, dans lesquels le blasphème est heureusement neutralisé par le ridicule, ne parviendront pas à fausser le bon sens de votre nation. Je l'espère du moins avec vous, et je me confie dans leur frivolité même, qui me paraît un puissant préservatif contre le danger. L'*Esquisse d'une philosophie*, qui est sans doute fort supérieure par la forme à ces productions d'une médiocrité désespérante qui vous inondent, ne vaut guère beaucoup mieux pour le fond, et a une très-mince portée scientifique. L'originalité de la pensée manque autant à M. de Lamennais, qu'il sait cacher son défaut par l'éclat et l'élégance du style. Il a plutôt le goût que le talent du paradoxe, et à cet égard il me paraît bien inférieur à Rousseau. Si l'on soulève le voile séduisant qui couvre ses conceptions, on s'aperçoit qu'elles sont presque toutes empruntées. Il excelle dans l'art des détails, et sait s'approprier à merveille les pensées d'autrui, en leur donnant le cachet de son talent. L'idée sort de sa bouche

« Segnata bene della interna stampa [1] ; »

mais son originalité est tout extérieure ; le fond ne lui appartient pas. Catholique, il co-

[1] Portant toute l'empreinte du moule intérieur.

Le Dante.

piait Bossuet, Bonald et Joseph de Maistre : incrédule, il vole en métaphysique Hégel et Schelling, et en politique il reproduit les doctrines du *Contrat social*. Le véritable talent de l'idée, c'est-à-dire cette intuition réfléchie et féconde qui saisit avec netteté et exprime avec précision quelque côté nouveau de la vérité éternelle, lui manque entièrement. Il n'est riche et puissant qu'en images, qui chez lui remplacent les pensées, et il cache sa pauvreté idéale par le luxe des tropes et des figures. C'est ce défaut de verve intellectuelle qui, malgré l'abondance de sa verve poétique et oratoire, l'empêchera toujours de fonder une véritable école ; car même dans le cercle de l'erreur l'empire est à la force, et le sophisme n'est fort qu'autant qu'il se mêle à la vérité. Ce mélange du vrai et du faux, de la découverte et de la négation, jetés dans un seul moule par une conception puissante mais égarée, c'est ce qui fait le génie novateur et destructeur, qui est le plus terrible de tous. Je ne connais aucun nom dans la philosophie moderne qui puisse rivaliser à cet égard avec ceux de Spinosa, de Kant [1] et de Hégel, qui forment le grand triumvirat de l'hé-

[1] J'excepte sa *Critique de la raison pratique* qui à plusieurs égards est un chef-d'œuvre.

térodoxie rationnelle enfantée par le cartésianisme. Si je ne place pas David Hume parmi ces hommes qui firent de si grands ravages dans le domaine de l'intelligence, c'est qu'il est trop négatif : le sceptique ne fera jamais rien, il ne pourra pas même laisser après lui son erreur. On ne bâtit pas des ruines. Tout au plus, il frayera la route à l'erreur dogmatique, c'est-à-dire à l'erreur mêlée à la vérité, se parant de ses charmes et tout à la fois prédominant sur elle, ce qui constitue l'essence de toute hétérodoxie positive. Tel fut le rôle unique de l'Anglais : fils de Locke et petit-fils de Descartes, il engendra Kant, sceptique modéré, dogmatiste à demi, et auteur d'un système merveilleux par la fusion d'éléments hétérogènes, d'où sortit le panthéisme allemand. Quant à M. de Lamennais, il ne peut pas même, comme philosophe, être nommé après ces hommes. Son esprit n'est pas de cette trempe : il brille comme écrivain, et non pas comme penseur. Il faut cependant distinguer dans son dernier livre ce qui a été écrit sous l'inspiration catholique de ce qui a été composé par l'auteur après sa malheureuse chute. Le contraste entre ces deux parties est si frappant, malgré l'art de l'écrivain à le déguiser par d'adroites transitions, qu'on pourrait presque assigner sa date à chaque page, et devi-

ner si c'est l'homme ancien ou l'homme nouveau qui l'a tracée. Par exemple, plusieurs de ses développements sur la Trinité lui ont été évidemment suggérés par la lecture de Bossuet et des saints Pères ; mais quand il veut appliquer ce dogme à la cosmologie, selon le principe panthéistique qui pénètre sa nouvelle doctrine, il tombe dans les rêves du panthéisme allemand. La théorie qu'il expose sur ce grand mystère, est bien loin d'être à l'abri de la critique orthodoxe ; mais ce qui est surtout insoutenable, c'est sa prétention d'en faire un théorème purement philosophique. Cette prétention est aussi absurde en philosophie qu'en religion. La bonne théologie ne permettra jamais cet abus ; car en voulant plier un mystère aux exigences de la raison humaine, on le dénature, et l'on aboutit au sabellianisme et au socinianisme , c'est-à-dire au rationalisme pur , tel qu'il règne chez quelques-uns de vos philosophes, et surtout en Allemagne. J'ai prouvé ailleurs qu'il y a dans l'esprit humain un élément *supra-rationnel*, qui n'a été jusqu'ici analysé, que je sache, par personne, et dont l'existence peut être psychologiquement constatée. Cet élément, qui par sa nature ne peut être pensé en lui-même, est cependant aperçu par l'esprit à l'aide d'un symbole intellectuel ; et quoique

subjectif par sa nature, l'esprit l'objective, en le plaçant dans l'Idée, par une opération légitime et déterminée par l'Idée elle-même. C'est là le véritable *noumène*, bien différent de celui de Kant, qui, égaré par le début psychologique et cartésien de sa philosophie, confondit l'intelligible avec le *surintelligible*, et plaça l'*inconnue* de l'esprit dans l'Être en soi, c'est-à-dire dans ce qui est la source de toute lumière et de toute évidence. L'Idée, enrichie par une induction légitime de l'élément *supra-rationnel*, se présente à l'esprit, pour ainsi dire, comme bilatérale, c'est-à-dire comme ayant un côté clair et positif qui constitue l'évidence, et un côté obscur, négatif pour nous, qui constitue le mystère. Nous concevons d'une manière négative le côté obscur, dont la négation est toute subjective, par la notion abstraite et générique de l'être, que nous empruntons au côté clair de l'Idée, et dont nous nous servons, comme d'un symbole, pour nous représenter l'inconnue, en suivant toujours dans cette opération symbolique une loi objective de l'esprit, dont j'ai fait la description. Mais cette notion de l'être abstrait et générique employée symboliquement ne nous donne qu'une conception négative, abstraite et générale de la grande inconnue renfermée dans l'Idée. L'esprit de l'homme dans cette vie ne

peut point par ses forces naturelles aller au delà. La révélation surnaturelle supplée à ce défaut en nous dévoilant par la parole extérieure le *positif*, le *concret* et le *particulier* de cette inconnue idéale, qui dans les bornes de la nature manque de ces trois propriétés. L'inconnue naturelle, qui est négative, abstraite et générique, devient positive, concrète et particulière par les mystères révélés. Ces mystères donc ne font qu'élever à une puissance supérieure la donnée naturelle, en ajoutant à elle trois éléments qui lui manquent. Le mystère naturel, qui dans sa vide et abstraite généralité est unique, se multiplie ainsi sous la dictée de la parole révélatrice, et donne lieu à plusieurs mystères, parce que la révélation dégageant du sein de l'inconnue objective le positif, le concret et le particulier qu'elle renferme, et d'autre part ne pouvant pas, dans notre état actuel, nous en fournir une connaissance directe, est forcée à nous le représenter comme un multiple, c'est-à-dire à distinguer un mystère de l'autre. Mais cette multiplicité qui a sa racine dans la profondeur insondable de l'inconnue, cessera d'exister, lorsque le mystère sera transformé en évidence; et certes, les bienheureux qui voient en Dieu toutes les vérités et tous les mystères, aperçoivent une seule vérité et un

seul mystère, qui est la clarté même de l'essence divine, autant que l'appréhension en est possible pour une intelligence finie. Voilà un des liens les plus intimes qui unissent la raison et la révélation, la nature et la grâce, et une des preuves les plus fortes de la convenance et de la nécessité de la révélation. L'incrédule qui rejette les mystères révélés, ne gagne rien par son système, puisqu'il est forcé d'admettre la grande inconnue naturelle, et perd au contraire beaucoup, puisqu'il renonce à la seule clarté, qui, quoique très-faible et très-imparfaite sans doute, diminue cependant d'une manière réelle des ténèbres inévitables. En effet le positif, le concret et le particulier que la révélation nous découvre dans l'inconnue, sont une soustraction réelle à son obscurite; soustraction qui a d'autant plus de prix pour nous, qu'outre l'addition qu'elle implique dans le domaine de la connaissance, qui est le bien de l'entendement, elle nous enseigne des vérités précieuses et indispensables pour notre bien moral, qui est le dernier but de la vie dans le temps et dans l'éternité. Ainsi le déiste, en refusant de croire à la révélation, se contredit ouvertement, car il veut éviter le mystère et il l'augmente; il veut ajouter à sa science, et il ne fait qu'accroître son ignorance; et la science à laquelle

il renonce, est la plus nécessaire de toutes pour son propre bonheur. Je défie les plus subtils rationalistes de se tirer de cet argument. Voilà aussi la raison pour laquelle toute religion doit avoir des mystères, et une religion sans mystères, telle que nos plaisants philosophes l'imaginent, est aussi absurde qu'un cercle carré. Le mystère n'appartient pas moins à l'essence de la religion, que la rotondité à l'essence du cercle. L'essence rationnelle de la religion doit se déduire de l'idée qu'en ont tous les hommes ; or tous les hommes qui suivent le sens commun, c'est-à-dire tous les peuples, sans exception, et tous les individus, sauf quelques mauvais philosophes, ont toujours conçu la religion comme *la révélation initiale du mystère de la nature et la manifestation imparfaite du côté obscur de l'Idée.* Toutes les religions fausses, depuis l'émanatisme exquis de l'Inde ou le panthéisme du Thibet jusqu'au fétichisme de la Guinée, reposent sur cette définition. La seule différence qui se trouve entre ces fausses croyances et la véritable, c'est qu'ici les mystères sont révélés par la parole de Dieu, et que là ils sont enfantés par l'imagination de l'homme. Le besoin de la lumière et la conviction de notre impuissance à en jouir complétement, sont si fortement empreints dans notre nature, que nous voulons

tout à la fois atténuer le grand mystère naturel et posséder des obscurités surnaturelles : une religion sans mystères serait pour nous suspecte, et le mystère absolu, auquel la raison nous force, désespérant. Le mystère religieux et révélé est un véritable milieu entre ces deux extrêmes ; c'est une espèce de demi-jour, de crépuscule rationnel qui nous laisse entrevoir l'objet, en soulevant un peu le voile qui le couvre et en nous faisant aspirer par ces lueurs obscures à la lumière de la science, que Dieu réserve dans l'autre vie aux esprits humbles et purs. C'est par la croyance que l'homme acquiert cette clarté imparfaite, qui est la seule dont à cet égard il puisse jouir dans cette vie. La croyance est mêlée de lumière et de ténèbres et occupe une place moyenne entre la science et l'ignorance : là tout est clair, ici tout est obscur ; dans le point intermédiaire les extrêmes se touchent et se mêlent. Le mystère chrétien est donc une véritable révélation, quoique imparfaite, du grand mystère rationnel, inséparable de l'Idée, que nous avons constaté. C'est ce même mystère, dont l'obscurité subsiste toujours, mais atténuée par des données surnaturelles ; c'est en un mot *le dégagement initial et imparfait de la grande inconnue naturelle par des analogies révélées*. L'analogie est en effet le

moyen par lequel la révélation nous découvre et nous fait entendre en quelque sorte ce qui est *surintelligible en soi;* car la parole extérieure, sauf un miracle, ne peut rien enseigner à l'esprit que par l'entremise de la parole intérieure et naturelle, c'est-à-dire de la connaissance. Mais comment l'intelligible peut-il servir à exprimer ce qui ne l'est point? Par l'analogie qui existe entre ces deux ordres de vérités, et qui nous fait connaître l'inconnu, non pas en lui-même et d'une manière directe, mais indirectement, et dans le connu, qui en diffère essentiellement sans doute, mais qui lui ressemble. Dieu seul, qui pénètre l'inconnu, peut saisir ses rapports avec le connu, et les révéler à l'homme ; mais aussitôt que celui-ci les a appris de la voix divine, il acquiert par eux une notion imparfaite du caché, qui suffit pour perfectionner sa raison, et réaliser le but moral de la vie. La connaissance analogique est moins complète que la science directe ; mais elle est néanmoins une véritable connaissance, fort précieuse, quand l'autre nous manque et nous est impossible. Elle a un grand prix et occupe une place considérable même dans les sciences humaines, qui se réduiraient à bien peu de chose, si l'on voulait éliminer d'elles toute connaissance indirecte.

Je vous demande pardon, monsieur, de cette digression aride, où je n'ai fait qu'ébaucher en peu de mots ce que j'ai développé ailleurs ; mais elle était nécessaire pour vous montrer le vice radical du rationalisme moderne, dont M. de Lamennais s'est fait le disciple. Les rationalistes substituent la connaissance directe, qui est le propre de l'idée claire et de la science, à la connaissance indirecte qui s'appuie sur des analogies révélées, et qui est le propre de l'idée obscure et de la croyance, et en voulant expliquer les mystères, ils les dénaturent. Les explications rationnelles du *supra-rationnel* révélé en général, et en particulier de la Trinité, ne sont légitimes qu'à titre de simples analogies fondées sur les formules, qui nous sont données par la révélation, et c'est seulement sous ce point de vue que les saints Pères, en particulier saint Augustin, et parmi les modernes votre illustre Bossuet, les ont envisagées. Que si tout en faisant de la philosophie sur cette auguste vérité, on conserve religieusement son essence, selon l'enseignement des Écritures et les définitions de l'Église, et si d'autre part on veut faire croire que, ainsi conçue, elle a une évidence naturelle, on introduit une fausse clarté et l'on nuit tout à la fois au dogme, en l'exposant à des attaques faciles, et à la science, en la faisant sortir de ses bor-

nes légitimes. Le philosophe chrétien, guidé par la révélation, peut entrevoir dans ce saint mystère, malgré son obscurité intime, d'admirables lueurs et y puiser des harmonies rationnelles précieuses pour la science; mais il doit bien se garder de tirer la formule du dogme et ses preuves fondamentales d'ailleurs que de la parole révélée, ou de faire des déductions, des rapprochements, des hypothèses qui répugnent aux données de cette parole. Sans cela, on confond deux sciences essentiellement différentes, qui doivent sans doute être unies, comme l'Église et l'État, dont elles sont à plusieurs égards l'expression, mais toujours distinctes, comme ces deux grandes sociétés. M. de Lamennais flotte entre les deux extrêmes : tantôt il sacrifie la rigueur orthodoxe aux convenances philosophiques, tantôt il enrichit la raison de données étrangères, qu'il expose ainsi à être dépréciées; de sorte qu'il est tout à la fois mauvais théologien et mauvais philosophe. Sa théorie ne contentera jamais les véritables chrétiens, ni ceux qui cherchent dans les études sérieuses et philosophiques autre chose qu'un beau style et de la poésie.

Mais c'est surtout dans le panthéisme que consiste le vice radical de l'*Esquisse*. Il est vrai qu'à entendre l'illustre écrivain, il a horreur de ce monstre et prétend même le réfuter; mais

il n'est pas moins évident, qu'il professe les principes essentiels de cette doctrine de la façon la moins équivoque. Ce phénomène n'est pas étonnant dans un siècle où l'on trouve en si grand nombre des panthéistes malgré eux, et, ce qui est encore plus curieux, des panthéistes qui réfutent le panthéisme. Tout le monde rougit et a peur de cet horrible système, et cependant la plupart des philosophes y tombent et le professent sciemment ou malgré eux. Voyez avec quels efforts M. Cousin cherche de s'en tirer; mais c'est en vain qu'il s'agite, il lui faut passer par là. Je parle de sès premiers ouvrages; car il est à espérer qu'un homme d'un talent si élevé et d'un caractère si noble sera revenu à cet égard des opinions de sa jeunesse. La cause de ce singulier phénomène, qui dans le système le plus absurde nous montre la théorie la plus ancienne, la plus répandue et la plus vivace hors de la véritable orthodoxie, c'est que le panthéisme est en effet inévitable, lorsqu'on ferme l'oreille à cette parole extérieure et divine, sans laquelle l'homme ne peut s'entendre lui-même, ni élaborer par la réflexion les trésors cachés dans sa pensée. L'idée de la création substantielle est inhérente à l'esprit humain, comme nous verrons bientôt; mais elle ne peut être saisie par la réflexion et passer

du domaine de l'intuition dans celui de la science et de la croyance, sans le secours de la parole, qui dans son intégrité ne se trouve ailleurs que dans la religion révélée. On peut affirmer à la rigueur qu'il n'y a jamais eu que cette seule erreur philosophique dans le monde. Le panthéisme est l'hérésie mère, qui a enfanté toute les autres, depuis la doctrine de l'émanation qui en est la forme la plus ancienne jusqu'au fétichisme grossier des peuples sauvages et au rationalisme raffiné de nos jours. Ce n'est pas sans doute que tous les mauvais raisonneurs aient été expressément panthéistes; mais tous ont professé des dogmes qui découlent de ce système et y ramènent, et s'ils ne sont pas allés plus loin en suivant la portée de leurs conséquences et de leurs principes, c'est que la logique de l'individu est rarement rigoureuse et que pour le bonheur de l'humanité, la tradition et le bon sens empêchent souvent les mauvaises doctrines de porter tous leurs fruits. On peut démontrer aisément que toute pensée fausse est entachée de panthéisme dans ses prémisses et dans ses déductions, comme toute vérité rationnelle a sa racine dans l'idée d'un Dieu libre et créateur, dont la connaissance implique celle du monde avec ses lois et celle du lien mystérieux qui unit l'ouvrage à son auteur.

Une autre considération qui découle de la précédente et que je me contente d'indiquer (car pour la développer il faudrait écrire un livre,) c'est que le panthéisme sous une de ses formes quelconque, rigoureuse ou mitigée, est une doctrine universelle hors de la véritable Église. Aussitôt qu'un individu ou un peuple se sépare de cette grande famille, qui remonte par une chaîne visible et continue jusqu'à Adam, *l'enfant de Dieu* [1], il tombe plus ou moins dans le panthéisme. C'est une loi du monde moral, à laquelle personne, que je sache, n'a jamais complétement échappé. Par la même loi, le dogme de la création substantielle est un trait distinctif et un privilége de la société divine. La pensée humaine, depuis les premiers temps jusqu'à nous, a parcouru deux routes distinctes qu'on peut suivre des yeux dans la vaste étendue des pays et des siècles. La première de ces routes, qui peut être comparée à une ligne droite, lumineuse, continue, qui remonte à l'origine même de l'homme, consiste dans la révélation surnaturelle transmise par l'autorité et la tradition : c'est la pensée orthodoxe qui se fonde sur le *mystère-axiome* révélé et rationnel de la création, et le conserve dans toute sa pu-

[1] *Qui fuit Dei.* Luc. III. 38.

reté. La seconde, qu'on peut représenter par une ligne tortueuse, enveloppée de ténèbres, remplie d'interruptions, ne commençant qu'après la chute, est tracée par la raison humaine, qui manque d'autorité traditionnelle, et n'a que quelques restes altérés de la révélation primitive ou renouvelée : c'est la pensée hétérodoxe qui ignore ou nie la création, et par le défaut de cette conception intermédiaire divinise la nature ou humanise Dieu, et flotte ainsi entre l'anthropomorphisme et l'apothéose. La première qui est unique, puisque l'unité est le caractère de la vérité, comprend l'Église catholique dans le sens le plus étendu du mot, c'est-à-dire la société infaillible et divine avant et après le Christ : la seconde qui est multiple, selon la nature de l'erreur, embrasse le paganisme sous toutes ses formes et avec toutes ses philosophies, les hérésies chrétiennes, le nominalisme du moyen âge et la philosophie qui prédomine en Europe, depuis Descartes jusqu'à nous. A l'une de ces deux séries appartiennent toutes les vérités, à l'autre toutes les erreurs ; car toute vérité dépend de la conception juste de Dieu et du monde, de la distinction substantielle qui les sépare, des rapports rationnels et révélés qui les unissent ; toute erreur dérive de la confusion de ces deux idées, qui fait l'essence du

panthéisme. Chacune de ces deux vastes synthèses n'est qu'un développement logique de la vérité-principe ou de l'erreur-principe, c'est-à-dire de la doctrine de la création ou du dogme contraire. Ces deux systèmes sont les deux principes dynamiques qui enfantent, en se développant, le monde intellectuel et moral de l'histoire, dans ses deux champs opposés de la lumière et des ténèbres, du bien et du mal, de la vérité et de l'erreur, qui sous le double rapport de la connaissance et de l'action se partagent l'humanité. De là cette cité de Dieu et cette cité du monde, que le plus grand des Pères de l'Église nous a décrites dans son chef-d'œuvre. Dans chacune d'elles domine une idée : là, l'idée pure de la création substantielle, qui implique la notion exacte de Dieu, de l'homme et de leurs rapports; ici, le fantôme du panthéisme. Et chacune de ces deux conceptions engendre un amour qui lui ressemble; là, la charité, qui s'humilie devant Dieu, et place la souveraine fin de l'homme hors de lui, dans l'Être qui est son principe; ici, la cupidité, par laquelle la créature s'adore elle-même, ce qui est l'idolâtrie de l'esprit, et, pour ainsi dire, le panthéisme du cœur. Il m'est impossible d'entrer dans des détails et d'appliquer à l'histoire un aperçu qui me paraît vrai et fécond. On pour-

rait montrer, je pense, que les hérésies mêmes qui nient ou altèrent quelque vérité purement surnaturelle, sont en rapport avec le panthéisme, et que les doctrines, par exemple, d'Arius, de Nestorius, d'Eutychès, des Monothélites, de Pélage, de Béranger, d'Abailard, de Wiclef, des Protestants et des autres sectaires plus modernes sont, dans le fond, panthéistiques. N'avons-nous pas vu, même de nos jours, le panthéisme jouer une comédie religieuse sous le nom de Saint-Simon? Mais cela me mènerait trop loin. Je ferai encore une remarque. Les Juifs étaient, avant le Christ, le seul peuple conservateur de la doctrine révélée dans son intégrité, et constituaient la véritable Église. Le dogme de la création est écrit en caractères précis et ineffaçables à la tête de leurs livres. C'est sur ce dogme exposé en détail au commencement de la Genèse, et formulé dans le tétragramme, que le législateur inspiré de ce grand peuple fonda le majestueux édifice du monothéisme, du décalogue et de la loi. Eh bien, aussitôt que le peuple élu, en refusant de croire à l'accomplissement de la promesse, fut rèprouvé et entra dans la malheureuse famille des nations hétérodoxes, l'idée de la création s'obscurcit à ses yeux. Plusieurs rabbins célèbres du moyen âge et les rêveurs de la Cabale,

secte juive, sont plus ou moins empreints de panthéisme. M. Salvador, l'un des Israélites les plus distingués de notre époque, le professe ouvertement et continue sous nos yeux la chaîne panthéistique du judaïsme déchu [1]. C'est dans la lecture des docteurs juifs que puisa les premières idées de son système Benoît Spinosa, le plus rigoureux et le plus terrible panthéiste qui ait jamais existé. Spinosa lui-même était juif. Je ne connais rien de plus admirable dans l'histoire de la Providence que cette fatalité de l'hérésie mère dans tout homme qui abandonne ou méconnaît la véritable Église.

J'ai eu d'abord quelque surprise, en voyant que M. de Lamennais débute dans son *Esquisse* par l'idée de l'Être et pose l'existence de Dieu à titre de vérité première, comme j'ai fait dans mon *Introduction à l'étude de la philosophie*, publiée en italien au commencement de cette année (1840). Mais je me suis bientôt aperçu qu'il avait copié Malebranche, et qu'il n'allait pas plus loin que cet éminent penseur dans l'analyse de cette idée. Or le défaut de Malebranche dans quelques endroits de ses ouvrages (défaut purement négatif en lui) est d'avoir considéré l'Être dans sa simplicité abstraite, qui, étant

[1] V. son *Hist. des instit. de Moïse*. Part. II. Liv. I. Ch. I.

également applicable au Créateur et aux créatures, et ne pouvant rien produire, conduit nécessairement à l'hypothèse d'une substance unique, c'est-à-dire au panthéisme. Il est vrai que la théorie de la vision idéale, qui est la plus belle gloire de ce grand philosophe, ne peut point se concilier avec la doctrine qui place le point de départ de la pensée dans une pure abstraction, et qu'il n'y a rien de plus opposé au panthéisme que le système de Malebranche : aussi, je crois que telle n'était point sa véritable pensée, et que dans le fond il était d'accord avec saint Augustin, saint Anselme et saint Bonaventure, qui sont les prédécesseurs de sa belle et magnifique théorie, quoiqu'il se soit exprimé quelquefois d'une façon peu exacte. Quant aux conséquences pernicieuses de la théorie de l'être abstrait, je puis vous citer ma propre expérience, si vous me permettez, monsieur, de vous parler un instant de mes études. M'étant abandonné avec confiance, il y a plus de dix ans, au principe de l'être abstrait, que je croyais sûr, et en ayant suivi les conséquences avec une rigoureuse logique, je me trouvai panthéiste à mon insu. Après de vains essais pour modifier ce panthéisme forcé (corollaire d'une prémisse fausse mais spécieuse, et sanctionnée par quelques noms respectables),

et pour le concilier avec les vérités chrétiennes, je connus que je m'étais trompé et que je devais retourner sur mes pas et reprendre mes analyses et mes synthèses. Je m'aperçus que pour éviter l'erreur, il fallait ajouter à l'idée de l'Être quelque autre notion, qui fût tout à la fois primordiale et subordonnée à la première. Car, si elle n'était pas primordiale par rapport à notre esprit, il serait impossible de l'acquérir, puisque la conception isolée de l'Être est improductive de sa nature : si elle n'était pas subordonnée à l'autre idée et engendrée par elle, on tomberait dans un dualisme absolu, qui n'est pas moins absurde que le panthéisme, impossible à éviter dans l'autre hypothèse. Or on peut obtenir cette seconde notion, en tirant l'Être de son état abstrait, et en le considérant comme concret, absolu et créateur, puisque l'Être envisagé ainsi implique l'idée d'un effet, c'est-à-dire d'une existence, qui ne fait point partie de sa nature, mais qui, libre produit de son vouloir, se lie avec lui par la création. Ainsi, selon ce point de vue, il y aurait un seul principe, d'où partirait l'esprit humain, c'est-à-dire l'idée de l'Être pur et nécessaire qui crée l'existence contingente, et cette *vérité-principe* produirait un *principe-fait*, savoir la réalité de l'existence elle-

même [1], et expliquerait sa distinction substantielle par l'idée intermédiaire de l'action créatrice. L'erreur de plusieurs philosophes (renouvelée par M. de Lamennais) consisterait donc à substituer l'Être abstrait, improductif par lui-même, à l'Être concret, absolu et créateur, dont l'idée implique celle d'une existence substantiellement distincte de l'Être et qui n'est pas fatalement émanée, mais librement créée par lui. Ainsi le grand principe de la création, qui se compose des trois idées d'Être, de création et d'existence, qui s'enchaînent, s'appuient et s'éclaircissent réciproquement, serait un axiome doué d'une évidence et d'une certitude absolues, et fournirait une base inébranlable à la science humaine.

Tel fut, monsieur, mon début hypothétique, qu'ensuite je vérifiai avec toute la rigueur scientifique dont je suis capable. Ce n'est pas que cette vérification fût nécessaire pour me donner la certitude; car ma synthèse étant la

[1] Le lecteur se sera aperçu que je prends ici le mot *existence* selon le sens propre et originaire, qui s'est conservé dans le verbe *exsistere* de la bonne latinité, et non pas selon le sens abusif qu'on donne à ce mot en l'employant comme synonyme d'*être*, et qui est fréquent aujourd'hui en France, comme en Italie et ailleurs. Cette remarque a déjà été faite par Vico.

seule qui puisse se concilier philosophiquement avec le dogme catholique, cela seul suffirait à mes yeux pour la mettre hors de doute. Mais je voulus aussi chercher sa confirmation scientifique, et les résultats que j'obtins dépassèrent mon attente. Voici en peu de mots quel fut le procédé dont je me servis. Je distinguai d'abord l'état d'intuition de l'état de réflexion de la connaissance humaine. Cette distinction est un fait admis par la plupart des psychologues, quoique personne, que je sache, ne l'ait approfondie, ou se soit aperçu de son immense portée dans tout le domaine des sciences philosophiques. Toute réflexion, et en conséquence tout raisonnement, présuppose une opération antérieure, une intuition non réfléchie, qui lui fournit la matière sur laquelle elle s'exerce, et qui est le véritable point de départ de l'intelligence. La réflexion ne crée rien, elle ne produit le fonds d'aucun élément intellectuel, et ne fait que travailler sur les matériaux qui lui sont fournis par l'intuition : son pouvoir regarde la forme et non la matière de la pensée. La première conséquence qui suit de ce fait, c'est que toute donnée réfléchie doit préexister dans l'intuition, et que nous avons le droit de placer dans la pensée intuitive le germe de tous les développements positifs de

la connaissance. Ainsi, si l'intuition contenait à sa manière tous les éléments réfléchis, sauf un seul, il s'ensuivrait un absurde, c'est-à-dire que toute réflexion où cet élément intervient serait impossible, et que l'élément lui-même n'existerait pas, ce qui est contradictoire, puisqu'il faut au moins penser ce qu'on veut exclure comme une chimère. Nous devons donc concevoir l'acte intuitif de telle façon, qu'il comprenne tout ce qu'il faut pour expliquer tous les éléments substantiels de la pensée, et en disant substantiels, j'exclus tout ce qui appartient à la forme, et qui comme tel est l'ouvrage du développement réflexif. Bref, la pensée intuitive ne doit pécher ni par défaut ni par excès : elle serait fautive, si elle excluait quelque donnée positive et substantielle de la connaissance réfléchie; elle aurait du superflu, si elle embrassait tant soit peu ce qui appartient à la forme. Cela posé, j'ai prouvé que pour remplir ces conditions, la pensée intuitive doit percevoir *la causation complète, substantielle et libre de l'existence par l'Être*, et qu'en conséquence la vérité qu'elle saisit peut être exprimée par cette proposition : *l'Être crée l'existence*, qui me paraît construite avec les mots les plus simples, les plus propres et les plus précis qu'on puisse employer dans nos langues. C'est cette

formule que j'ai appelée *idéale*, en prenant le mot *idée* dans le sens platonique, parce qu'elle contient le fonds objectif de toute connaissance rationnelle. La pensée qu'elle représente est objective, uniforme, identique toujours à elle-même ; elle est continuelle en nous, exempte de succession, évidente au plus haut degré ; elle-même la source de toute évidence et de toute certitude, et l'on ne peut la révoquer en doute, sans éteindre toute lumière et anéantir la pensée même. Ensuite j'ai passé en revue les problèmes les plus importants de la philosophie et les éléments fondamentaux de toutes les sciences, et j'ai montré qu'il n'y en a pas un seul qui puisse s'expliquer sans elle, ou ne puisse s'expliquer avec elle ; de sorte que ma formule me paraît posséder la plus haute certitude scientifique, que l'esprit humain puisse atteindre. J'ai prouvé, par exemple, que sans elle il est impossible d'expliquer la perception du contingent, dont le sceptique même ne peut douter, puisque son doute ne peut pas s'étendre logiquement au doute même ; car on ne peut saisir la contingence d'une chose, sans penser avec elle et placer hors d'elle la raison absolue qui la produit, et cette raison ne serait point absolue, si elle n'impliquait pas une causation substantielle et libre, puisque la nature absolue

de la cause implique la substantialité de l'effet, et la contingence de l'effet implique la liberté de la cause. Sans elle on ne peut pas non plus expliquer le principe de contradiction et celui de la raison suffisante, qui selon Leibnitz sont les deux pôles de la raison humaine, ni établir leur objectivité ; car ces deux principes étant en eux-mêmes abstraits et subjectifs, doivent se fonder sur quelque concret objectif, et étant absolus, le concret objectif qui les supporte, doit aussi être absolu. Or ce concret absolu ne peut être que le contenu éminemment absolu, concret et objectif de la formule idéale, qui par le jugement implicitement contenu dans son sujet, l'Être, qui se pose lui-même, nous donne le principe de contradiction, et par l'énoncé explicite de la création, qui est la causation absolue, contenu dans l'attribut, nous fournit le principe de la raison suffisante. Sans elle enfin, il est impossible de raisonner, puisque tout raisonnement a besoin de prémisses, qui étant des propositions abstraites doivent en dernière analyse se fonder sur un concret absolu, et recevoir de lui toute leur évidence et leur légitimité. Ainsi, les preuves par lesquelles on démontre l'existence de Dieu, tirent toute leur force d'une intuition préalable, et comme l'objet de l'acte intuitif est l'Être créateur, il

s'ensuit qu'on ne pourrait démontrer la réalité de cet Être, si elle n'était pas intuitivement présente à l'intelligence humaine. L'oubli de cette considération importante a quelquefois donné beau jeu aux athées, qui seraient sans doute fort embarrassés à se tenir sur la brèche, si on leur faisait voir qu'ils affirment Dieu en le niant. On ne doit jamais oublier quand on prend la défense de la plus auguste des vérités, que l'homme ici-bas peut connaître Dieu de deux manières, c'est-à-dire intuitivement et réflexivement, selon le double état psychologique où il se trouve et les deux modes de connaissance qui en résultent. Or l'existence de l'Être créateur qui est sous le point de vue réfléchi un théorème qui doit être prouvé, est sous le point de vue intuitif un axiome qui ne peut être démontré, puisqu'il est la base de toute démonstration. La seule différence entre ces deux faces de la même idée, c'est que dans l'intuition elle est enveloppée, selon la nature de l'acte intuitif qui n'est point assujetti à la durée successive, tandis que dans la réflexion elle est développée, selon la marche propre de cette faculté, dont les actes sont subordonnés à la succession temporelle. En appliquant le mot d'intuition à la connaissance primordiale que nous avons de l'Être suprême, il est clair que

je ne veux pas parler de cette vue de l'essence divine, qui selon notre foi est réservée aux bienheureux dans le ciel, et ne peut être ici-bas que l'effet d'un miracle; mais seulement de la notion immédiate de Dieu telle qu'elle est exprimée par la formule idéale. La seule différence entre les philosophes que je combats ici, et moi, c'est que selon eux cette notion de Dieu n'existe en nous que d'une façon médiate et réflexivement, tandis que selon moi elle est immédiate aussi et intuitive. Notre désaccord ne regarde donc pas le contenu et la portée de cette connaissance, mais la manière dont on l'acquiert. Du reste, mon opinion à cet égard est au pied de la lettre celle de saint Augustin, de saint Bonaventure, de Malebranche, de Ficin, de Thomassin, de Gerdil, sans parler de Platon et des Alexandrins, et ce qu'il y a de nouveau dans ma synthèse confirme la doctrine de ces grands hommes. On n'a pas toujours le bonheur d'être en si bonne compagnie.

Voilà, monsieur, de quelle manière, en marchant pas à pas et en renforçant ma synthèse par le procédé analytique, j'ai passé en revue dans mon *Introduction* les idées fondamentales de l'encyclopédie humaine, et j'ai montré leurs rapports avec la formule idéale. Je me flatte que mes déductions, quoique l'abondance des

matières m'ait souvent défendu de longs développements, ne pourront pas être facilement ébranlées. Ce qui me donne cette confiance, c'est qu'il me paraît voir dans cette doctrine la seule base possible de la certitude, la véritable science première, la science de la science, l'unité intérieure qui anime la philosophie orthodoxe, et constitue la continuité de son histoire, en faisant de ses anneaux une seule chaîne, et enfin le lien primordial de la raison et de la religion révélée. Car j'ai aussi fait voir que le christianisme repose sur une formule surnaturelle, qui, quoique distincte de l'autre, lui est parallèle, la présuppose et s'engrène avec elle, en exprimant une synthèse nouvelle entre Dieu et l'homme, dont le moyen terme réside dans la personne de l'Homme-Dieu et dans son œuvre, qui est le monde de la grâce et une seconde création. Par rapport à l'histoire de la science, la théorie de la formule idéale est le complément de la vraie ontologie, qui est représentée par deux grands triumvirats, dont l'un appartient à l'époque moderne et se compose de Leibnitz, de Malebranche et de Vico, l'autre est formé par saint Anselme , saint Bonaventure et saint Thomas, les trois champions les plus illustres du réalisme dans le moyen âge. Cette double triade fut précédée et préparée par

saint Augustin, le Père des Pères, et le chef de la glorieuse heptarchie de la science orthodoxe, qui résume en sa personne la sagesse païenne, dégagée de ses erreurs et surtout du panthéisme, et la sagesse chrétienne élevée à l'état de science, et qui ayant fondé le savoir de l'homme sur le dogme primitif et fondamental de la création substantielle, reproduit par le christianisme, mérite d'être vénéré comme le père de la philosophie et un nouveau Platon, plus grand que l'ancien puisqu'il le surpasse de toute la hauteur de l'Évangile. Mais aurais-je pu, moi, faible penseur, suivre les traces de ces grands hommes et apporter peut-être une pierre pour l'achèvement de l'édifice, si ma pensée n'eût pas été soutenue et dirigée par la foi et par cette admirable parole, sans laquelle la raison ne pourrait se comprendre elle-même, et les vérités qu'elle renferme lui seraient éternellement cachées? Car le dogme de la création qui est tout à la fois un axiome lumineux et un mystère impénétrable, qui est la racine de toute évidence rationnelle et de toute croyance religieuse, qui occupe la première place dans l'encyclopédie comme dans le catéchisme, a été deux fois réalisé par Dieu, sous le double rapport de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel, à l'origine du monde et à celle du christianisme,

et deux fois manifesté et élevé au premier rang de la connaissance, par la raison naturelle et la raison révélée. Merveilleux accord de la nature et de la grâce qui nous montre dans quelques simples paroles, inscrites par Moïse sur le frontispice de son livre, le point de départ de l'intelligence humaine et le premier anneau de cette chaîne scientifique, qui se rattache au ciel et se perd dans l'infini !

M. de Lamennais admet Dieu et le monde, comme deux vérités primordiales, qu'on ne peut prouver. La proposition est inexacte dans le sens qu'il lui donne, puisque l'existence de Dieu et la création qui ne peuvent être démontrées sous le point de vue intuitif, peuvent l'être fort bien dans l'ordre de la réflexion. Mais passons sur cela, et contentons-nous d'entendre le rapport qui lie l'univers à son auteur. Quel est-il ce rapport, selon l'illustre écrivain ? C'est la création. A merveille ; mais création de quoi ? Est-ce la création de l'Être ? Non, car l'Être est un, absolu, infini et ne peut pas se produire lui-même au dehors, ni se multiplier. L'auteur le dit et le répète à chaque instant [1]. Est-ce une

[1] *Esquisse*, t. I, p. 40-47, 58, 65, 80, 86, 104-113, 121, 132, 133, 139, 140, 149, 180, 211, 262, 263, 277, 338, 339 ; t. 2, p. 4, 5, 67, 83, *et alibi passim.*

création substantielle? Non, car la substance du monde est selon lui l'être du monde, et l'être du monde est le même être de Dieu [1]. Il est impossible d'admettre la création substantielle, si l'on ne distingue pas l'Être de l'existence; distinction qui peut être sans doute énoncée par des termes fort différents, mais que l'auteur de l'*Esquisse* exclut d'une manière expresse. Donc, si l'Être ne peut pas devenir le sujet d'une création, et s'il n'y a rien de réel, de substantiel que l'Être, ou il faut rejeter la création comme une illusion complète, ou bien il faut la concevoir comme une simple manifestation au dehors, comme une limitation de l'Être même. M. de Lamennais a pris ce dernier parti, qui en apparence est moins choquant pour le sens commun, mais qui au fond est peut-être encore plus absurde. Or n'est-ce pas là le panthéisme des Allemands modernes, selon lequel l'absolu se pose comme sujet et comme objet, et devient de la sorte esprit et nature? N'est-ce pas là le vieux panthéisme oriental sous sa forme poétique, c'est-à-dire le système de l'émanation, enseigné clairement dans les Védas, reproduit dans les lois de Manou et dans l'épopée de

[1] L'auteur dit expressément que l'*Être* et la *substance* sont identiques. *Esquisse*, t. I, p. 40-41, 58, *et al. pass.*

Vyasa, expliquée par les écoles de Patandjali et de Kapila, et celles des deux Thoth et de Lao-tseu? N'est-ce pas là la doctrine dont on trouve les traces affaiblies dans les King de Confucius et de Meng-tseu, dans les livres attribués à Zoroastre, dans le Boundehesch et dans les deux Edda? N'est-ce pas le même dogme, qui, selon toute probabilité, fut porté de l'Iran primitif en Europe par les migrations japhétiques des Pélasges, des Germains, des Slaves, dont les fables en gardèrent l'empreinte, et qui présida peut-être à la civilisation mystérieuse des Turdetains et des ancêtres de la famille euskarienne? Ne faut-il pas répéter de la même source l'enseignement sacerdotal des corporations cabiriques de Samothrace et d'Irlande, des Hiérophantes, des Curètes, des Lucumons, des Scaldes et des Druides? Les monuments et les mythes du nouveau monde ne nous portent-ils pas à supposer que la même croyance y fut transplantée par les Toltèques et peut-être les Ulmèques du Mexique, par les peuplades inconnues qui créèrent les merveilles de Palenqué, d'Ytzalane et de Tahuanaco, et par les Héliades de Condinamarca et du Pérou? N'est-ce pas là en un mot la source primitive de toutes les mythologies du monde, du polythéisme, de l'idolâtrie, puisque la cause de tous ces égare-

ments est la confusion de l'idée divine avec celle de l'univers? N'est-ce pas là enfin l'erreur ressuscitée par les Alexandrins et les Gnostiques au commencement de notre ère, renouvelée dans le moyen âge par les Ssofis et quelques sectes ismaélitiques en Orient, par Amaulry, David de Dinant, Erigène, et les faux mystiques dans l'Europe chrétienne, reproduite plus tard par le malheureux Bruno et par quelques théosophes, et dont on trouve les vestiges évidents dans la philosophie grecque depuis Pythagore, Héraclite et Empédocle jusqu'à Platon, aux cinq Académies, au Lycée, à Épicure et aux Stoïciens? La forme exotérique, les accessoires et les modifications apportées par le sens commun des peuples ou le bon sens des individus, varient prodigieusement dans toutes ces théories ; mais sous ces divergences il y a toujours un fonds identique, qui est l'erreur-principe, le mélange de l'Être et de l'existant, du nécessaire et du contingent, de Dieu et du monde. Le panthéisme plus rigoureux des Védantins, des Bouddhistes, de quelques Éléates et Mégariques, et enfin de Spinoza ne diffère de l'autre que par une plus grande précision scientifique. Car si l'Être divin est identique à ce qu'il y a de substantiel dans le monde, le seul élément propre de celui-ci est une simple négation,

une forme vide, un phénomène sans réalité[1].

Un de vos journalistes, monsieur, a été ravi d'admiration par la définition de la matière qu'on lit dans l'*Esquisse*, et s'est écrié que c'était là la grande et immortelle découverte de M. de Lamennais. En vérité il m'est difficile de m'associer aux admirateurs, et si quelque chose m'étonne, c'est qu'on ignore que la *négativité* substantielle de la matière est une opinion aussi ancienne que fausse, et que l'erreur dans ce cas n'a pas même le mérite de la nouveauté. Cette erreur découle rigoureusement du dogme panthéiste et a été expressément enseignée par plusieurs philosophes de l'Inde et de la Grèce, même par ceux dont le panthéisme est voilé et modifié par le bon sens et les restes de la tradition légitime, tels par exemple que Platon et Aristote. Il est sans doute fort plaisant d'entendre louer à titre de découverte une erreur aussi vieille que le paganisme.

Je m'aperçois, monsieur, que j'abuse de votre bonté et que j'écris une dissertation à la place d'une lettre. Je reviens donc au sujet principal qui m'a fait prendre la plume. M. de Lamennais

[1] Je prouverai la vérité ou au moins la vraisemblance des assertions historiques que j'avance ici, dans le second livre de mon *Introduction à l'étude de la philosophie*.

renouvelle dans l'*Esquisse* ses attaques contre le catholicisme et va même plus loin que dans ses précédents ouvrages, puisqu'il rejette expressément les dogmes de la chute originelle de l'homme, de l'incarnation du Verbe, de la rédemption du genre humain, de la nécessité de la grâce divine et toute révélation surnaturelle [1]. Les raisons dont il appuie ses impiétés sont si banales et si faibles, qu'on en rougit pour l'honneur d'un homme qui veut justifier par elles sa triste défection. On ne sait plus où l'on est, lorsqu'on voit un esprit si distingué, un écrivain si habile compromettre la réputation de son incrédulité même par des sophismes si peu saillants. En les lisant on se ressouvient du premier écrit, par lequel l'auteur signala son schisme [2], de ce livre élégant et vide, rédigé en style de roman, où l'orgueil blessé se trahit par le sarcasme, et où en voulant prouver que l'Église a proscrit la liberté par la condamnation de la révolte, qui est sa plus grande ennemie, on le fait avec des raisons si pitoyables que le plus médiocre sophiste saurait faire mieux. Voilà la peine que Dieu inflige aux beaux esprits qui oublient la sagesse; il les

[1] *Esquisse*, t. II, p. 54-67, 78-93.

[2] Les *Affaires de Rome*.

laisse déraisonner comme des radoteurs ou des enfants. M. de Lamennais n'est pas plus heureux dans l'*Esquisse*, lorsqu'il tâche d'ébranler l'unité originelle de notre espèce par des arguments qui ont été réfutés cent fois par des hommes, dont le nom seul fait autorité en ces matières [1]. Il est surprenant qu'il ignore que cette douce et consolante vérité qui est historiquement et religieusement certaine, et sur laquelle la science ne peut point prononcer dans son état actuel d'une façon définitive, si elle reste dans le cercle de ses propres attributions et ne s'appuie pas sur la foi et sur l'histoire, a cependant, tout compté, une probabilité scientifique plus forte que l'opinion opposée. On peut rire de ceux qui affirment le contraire, quand on a les Blumenbach et les Cuvier de son côté.

Mais ce qu'il y a ici de plus singulier, c'est l'éclatante contradiction de l'auteur avec ses propres doctrines. Comment en effet se serait-on attendu de voir un philosophe *humanitaire*, qui entraîné par le plaisir de donner un démenti à l'Église catholique, sape, sans s'en apercevoir, les fondements de son propre système? Chose merveilleuse! Un chrétien renonce à sa

[1] *Esquisse*, t. II, p. 188, 189, 190, 191.

foi, un prêtre catholique abjure son caractère et son baptême pour exagérer les droits qui découlent de la fraternité humaine, et il anéantit en même temps les titres religieux et historiques, les seuls titres certains de cette vérité sublime ! Peut-on ne pas admirer dans ce suicide de l'erreur la justice de la Providence ? Je défie tous les philosophes du monde de prouver démonstrativement, c'est-à-dire par des raisons définitives et non par de simples probabilités, qui ne pourront jamais enfanter un devoir, que tous les hommes sont frères, si l'on nie l'unité de la souche d'où ils sont sortis. D'abord l'identité spécifique de la nature, même en la supposant prouvée, ne suffit point pour donner à l'union sociale toute la force et l'intimité dont elle est susceptible ; car si les rapports de famille n'avaient point de valeur en morale, un fils ne serait pas plus lié envers son père et sa mère qu'envers les étrangers. Or, si selon la voix de l'instinct et les lois de la nature, les rapports moraux sont d'autant plus forts et plus intimes qu'ils sont cimentés par les liens du sang, n'est-il pas clair qu'en niant la consanguinité de tous les hommes fondée sur l'unité originelle de l'espèce, tout en gardant l'identité spécifique de la nature, on relâche le nœud qui lie les individus et les peuples, et on annule ce

qu'il y a de plus spontané et de plus énergique dans leur union? Vous affaiblissez donc l'amour sacré de vos semblables, au lieu d'en augmenter la force, et vous prêtez avec vos sophismes un nouvel appui aux passions haineuses et égoïstes qui sont déjà si terribles, car, si les hommes s'égorgent si souvent entre eux, tout en se croyant issus d'un seul père et membres d'une seule famille, que feront-ils quand vous leur aurez persuadé qu'ils sont étrangers l'un à l'autre? Mais il y a plus : si vous admettez la multiplicité primitive des races, vous ne pourrez pas même soutenir leur identité naturelle, et le dogme de la fraternité tombera complétement. L'identité de nature suppose l'égalité substantielle des âmes; or cette égalité sera toujours douteuse, si en rejetant la révélation et l'hisfoire, vous êtes réduits à fonder vos raisonnements sur la seule observation extérieure de l'humanité actuelle. Ne pouvant pénétrer dans le principe qui anime vos semblables, et étant forcés à l'étudier, pour ainsi dire, à travers du corps, vous devez juger de sa nature d'après ses résultats visibles : or étant incontestable que les races diffèrent actuellement les unes des autres par quelque côté de l'organisme et par le degré de leur aptitude à la civilisation, vous ne pourrez jamais conclure avec certitude

que l'âme du nègre, par exemple, est foncièrement égale à celle de l'Européen. Ce doute n'a point de prise sur le philosophe chrétien, qui, en partant *à priori* du dogme révélé et du fait historique de l'unité primordiale, admet l'égalité substantielle des âmes, quoique l'état actuel de la science ne lui permette pas toujours d'expliquer d'une manière directe les variétés organiques et morales des peuples : mais il est inévitable, lorsqu'on raisonne *à posteriori*, et qu'on veut remonter du corps à l'âme, et de la condition actuelle des races à leur origine. Si vous le niez, vous vous réfutez vous-mêmes; puisque les mêmes raisons qui vous portent à rejeter l'unité de souche, vous empêchent d'admettre l'unité de nature. Celle-ci ne peut être par rapport à notre manière de connaître qu'un corollaire de l'autre : le refus que vous faites d'adopter les prémisses, ou le doute que vous répandez sur elles, doit s'étendre à la conséquence. Et voyez quel étrange contraste! Moi qui admets l'unité originelle de l'espèce comme plus probable sous le point de vue scientifique que l'opinion contraire, j'avoue cependant que cette seule probabilité ne peut point produire la certitude, et je fonde le dogme de la fraternité humaine, qui a tant d'importance pour les devoirs et les droits légitimes des peuples, sur

la base solide et inébranlable de la révélation et de l'histoire : vous qui rejetez ou révoquez en doute le principe logique d'où ce dogme découle, vous qui refusez de croire à la plus authentique des traditions et à la lumière révélée, vous qui séparez à son origine l'Européen du nègre et le Malais du Mongol, comme l'homme du singe, vous affirmez ensuite que la fraternité du genre humain est une vérité certaine! Dites-moi donc, admirables logiciens, ce désaccord entre vous et moi est-il à votre avantage? Si l'on se place sur votre terrain, comment peut-on raisonnablement croire que ces malheureux sauvages de la Nouvelle-Galles du Sud et de Mallicolo, qui par l'ouverture de leur angle facial, la forme du crâne et l'intelligence bornée se rapprochent en apparence si fort de l'ourang-outang, soient des hommes comme nous? Et alors que répondrez-vous aux défenseurs de l'esclavage? Ne voyez-vous pas, plaisants philanthropes, que l'inégalité originelle des races est l'argument dont on s'est toujours servi, depuis Manou et Aristote jusqu'à nous, pour légitimer cette institution et exercer un abominable trafic en sûreté de conscience ? N'est-ce pas par le même sophisme qu'on veut justifier cette horrible traite, contre laquelle le pontife de Rome, que vous accusez, élève sa voix puis-

sante et paternelle? Est-ce donc le pape, ou M. de Lamennais, qui par sa doctrine consacre ces infamies? Allez en Amérique, chez vos démocrates du Nord, prêcher la délivrance de vos frères noirs qui gémissent dans la plus dure servitude, et vous serez goudronnés, emplumés, assommés par vos frères blancs de ce beau pays ; car c'est ainsi que le peuple-roi couronne les amis de l'humanité. Mais vous n'aurez pas le droit de vous plaindre ; car l'oligarchie plébéienne des États-Unis que vous appelez plaisamment une démocratie, et que vous admirez comme une république modèle, ne fait que tirer les conséquences logiques de vos prémisses. Cessez donc de vanter une philosophie humanitaire, qu'il vous est impossible d'établir, sans recourir aux principes d'une religion que vous foulez aux pieds. La fraternité humaine, dont vous faites tant de bruit, est renversée par votre doctrine, et ne peut être élevée au rang d'un principe, que par l'autorité historique et divine de cette Bible que vous reléguez parmi les livres mythiques, et par la voix de cette Église, qui en déclarant tous les hommes issus de la même souche et rachetés par le même sang, ajoute au dogme consolateur tout le poids de ses croyances. Raisonneurs inconséquents ! Vous vous attendrissez en voyant les

larmes et les cicatrices du pauvre esclave, et vous effacez sur son front le signe divin qui en fait un de nos frères, vous déchirez la charte de ses droits immortels !

Dans les circonstances où se trouve M. de Lamennais, il m'est fort pénible de devoir entrer dans quelques détails sur sa personne. Je n'ai pas sans doute à pénétrer dans le sanctuaire inviolable de la vie privée, et dussé-je même le faire, il n'y aurait rien de compromettant pour un homme, dont la probité est universellement reconnue et dont les vertus morales ont des droits à l'estime de tous les partis. Non, les fautes de M. de Lamennais n'appartiennent point à l'homme privé, mais à l'écrivain public sur le compte duquel on peut dire son opinion sans blesser les convenances, et on doit le faire, lorsque les plus hauts intérêts l'exigent. J'y suis forcé par les étranges panégyriques que fait de lui une faction bruyante qui l'a choisi pour idole. Puisqu'on veut en faire un dieu et sanctifier par l'éclat de son nom ses déplorables erreurs, il faut montrer qu'il est un homme.

Vous connaissez sans doute, monsieur, les louanges ampoulées et presque ridicules, que depuis quelque temps vos journalistes versent à pleines mains sur M. de Lamennais. A les entendre, c'est un homme extraordinaire, un

apôtre, un prophète, un héros, un martyr, c'est *le devoir incarné* et plus encore peut-être ; car je ne connais qu'une très-petite partie de vos publications républicaines, et n'ai guère envie d'en connaître davantage. On épuise sur son compte toutes les hyperboles que la flatterie ou le fanatisme peuvent imaginer. M. Pierre Leroux, qui tout à l'heure était le messie, n'en sera-t-il point jaloux? Je n'en sais rien, mais on pourrait le croire, s'il n'y avait pas dans ce nouvel Olympe, comme dans l'ancien, de la place pour tous les dieux. Ce qui est sûr, c'est que mon faible esprit ne conçoit rien à toutes ces extases. M. de Lamennais est sans doute un homme fort honorable ; mais est-il un héros ? Non. Il est un auteur célèbre, mais non un grand homme, un grand philosophe, un grand politique et j'oserais même dire, malgré les beautés incontestables de son style, un grand écrivain ; car la grandeur dans tous les genres ne peut point se séparer dans mon esprit de la droiture du jugement, de la force de l'âme, de la fermeté dans la conduite et dans les opinions. Il y a un caractère de l'esprit, comme un caractère du cœur, et l'un n'est pas moins nécessaire que l'autre pour qu'un individu s'élève dans l'échelle morale au-dessus du commun des hommes. Plus j'examine la vie publique et les écrits de

M. de Lamennais, et plus je suis porté à croire que sa raison est excessivement faible, et qu'il y a plus d'impétuosité que de vigueur dans son âme. Toute sa force est dans l'imagination, dont il a toujours été l'esclave, comme il est le jouet de l'opinion, de son amour-propre et de ses flatteurs. On a beau crier contre tous les gouvernements, et se poser en Socrate devant ses juges : cela ne trompe personne, excepté ceux qui ignorent que les désagréments qu'on a en France en combattant le pouvoir, sont bien compensés par la vanité. La popularité et même la gloire du jour ont peu d'ascendant sur les esprits d'une forte trempe, qui apprécient par-dessus tout ce qui est bon et vrai en soi. Si ces âmes d'élite rencontrent quelques fleurs sur leur passage, elles en jouissent sans trop s'y arrêter, et lorsque le charme est fini, elles savent rentrer en elles-mêmes, et puiser dans la méditation solitaire et dans l'accomplissement de leurs obscurs devoirs cette sérénité intérieure, qui assure le calme et la dignité de la vie. Elles méprisent toute renommée qui n'est pas le prix de la vertu, et loin d'obéir aux caprices et aux exigences insolentes de la multitude, qui, comme les mauvais princes, n'accorde ses faveurs qu'à ceux qui flattent ses passions déréglées, elles se plaisent à mépriser

l'opinion injuste, et goûtent une joie austère à la fouler aux pieds. Les hommes vains et légers, au contraire, aiment le bruit ; ils ne peuvent vivre sans faire parler d'eux et sans se montrer sur la scène ; ils ont besoin d'avoir un nombreux auditoire, des applaudissements, des ovations ; une vie paisible, humblement active et cachée, est à leurs yeux pire que la mort ; la solitude surtout leur est insupportable : on dirait qu'en restant seuls avec eux-mêmes, ils craignent d'être en mauvaise compagnie. Et comment pourraient-ils devenir promptement célèbres et jouir de leur renommée, s'ils ne flattaient pas les préjugés de leur pays et de leur siècle? Les voilà donc obligés de se faire esclaves de l'opinion, de changer avec la mode, de s'attacher à un parti, de le caresser, le servir, d'obéir à tous ses caprices et de sacrifier ainsi aux passions d'autrui et à leur propre ambition les croyances les plus sacrées, l'honneur et la vertu même. Ces esprits ambitieux se croient libres et indépendants parce qu'ils crient contre l'autorité, et se persuadent d'être de grands hommes parce qu'ils résistent aux puissances légitimes ; ils ne s'aperçoivent pas que la liberté dont ils sont fiers est la pire des servitudes, et que si les valets des rois ne valent pas grand'chose, rien n'est plus méprisable

que les valets des peuples. La soif de la renommée et de l'éclat a toujours dominé M. de Lamennais, et a été la cause de tous ses écarts. C'est cette passion malheureuse qui l'a entraîné dans tous les partis, et lui a fait sacrifier chaque fois à la vanité du moment la réputation du passé et la gloire de l'avenir. Elle l'a poussé toujours à vouloir réformer, changer, bouleverser tout ce qui existe, philosophie, religion, Église, société, sans peser ses forces, sans examiner la nature, la portée, les conséquences de ses plans, et en se conduisant dans les choses les plus graves avec une légèreté inconcevable. Aussi ses projets puérils et dénués de toute consistance sont tombés soudainement comme ces châteaux de cartes qui amusent le loisir des enfants. Les réformateurs sont quelquefois utiles ; mais pour réussir, ils doivent posséder au plus haut degré trois qualités, l'originalité du génie qui conçoit, la sagesse de l'esprit qui prépare, et la force de la volonté qui exécute les réformes. Quand ces trois avantages se réunissent dans un homme, et que la Providence le place dans les circonstances convenables, il peut être réformateur sans danger et devenir le plus grand parmi les grands hommes de toute une époque ; car l'instauration et le développement du passé légitime (en quoi consiste toute sage

réforme), est la plus belle des gloires, puisque la création, proprement dite, dont elle est une image, est interdite au pouvoir des mortels. Voilà les hommes qui fondent; voilà ceux qu'on appelle créateurs des sciences, des religions[1], des empires. C'est là le titre qui assigne une place unique dans l'histoire à Grégoire VII et au Dante, les deux plus grands fondateurs humains qui aient jamais existé, puisqu'ils créèrent les institutions, la pensée et toutes les merveilles de l'Europe chrétienne. En effet, on peut affirmer, sans crainte d'exagération, que la dictature réformatrice du premier et le poëme du second sont le germe, d'où sortit cet arbre magnifique de la civilisation moderne, dont nous cueillons les fruits et dont les branches s'étendront avec le temps sur toutes les parties du globe. Un des caractères des sages réformes c'est la stabilité de leurs œuvres; car la durée est la contre-épreuve de la bonté des institutions et le sceau de la Providence, comme le temps est le reflet de l'éternité. Aussi les novateurs qui détruisent, ne jouissent que d'une

[1] Les fondateurs des fausses religions de l'antiquité furent de grands hommes autant qu'ils s'efforcèrent de corriger les superstitions de leur temps et de rétablir la religion primitive. C'est le seul point de vue, sous lequel je les considère ici.

gloire usurpée, qui brille un instant et s'évanouit avec leurs ouvrages ; il ne reste des deux côtés que des ruines. Où est-elle aujourd'hui la gloire d'Arius ? Quel sort aura-t-elle d'ici à un siècle celle de Mahomet et de Luther ? Car les siècles sont des jours dans l'histoire de l'humanité. Mais quant à M. de Lamennais, la célébrité de ses œuvres éphémères ne peut pas même être comparée à celle de ces démolisseurs en grand. Il ne peut point abuser, comme eux, d'un génie fondateur qui lui manque tout à fait. Son ambition est de la vanité, et le renom qu'il a acquis comme philosophe, politique, théologien, ne fut qu'un vain bruit. En l'accusant de vanité, je ne veux pas en conclure qu'il agisse par un froid et misérable calcul : son franc et noble caractère me défend de le croire ; mais il est dupe de son amour-propre et de ses fantaisies. Il y a au fond de notre cœur un redoutable sophiste, dont la voix insinuante se confond souvent avec celle de la raison, et usurpe sur cette reine de l'intelligence le gouvernement de nos facultés. C'est l'orgueil, qui pénètre notre âme déchue, engendre toutes les passions et tous les maux qui désolent le monde. Il pousse les hommes à leur insu, si la vigilance n'est pas extrême, et il les aveugle, en leur faisant prendre pour une lumière céleste ses som-

bres et incertaines lueurs. Tous les moyens sont bons pour les victimes de ce conseiller perfide : le scandale même conduit à son but. Voyez avec quelle intrépidité le célèbre écrivain a embrassé le schisme ! Luther lui-même a hésité davantage devant l'abîme. Il n'y est allé que pas à pas, et a reculé plusieurs fois à la vue du gouffre ; tandis que son émule y a sauté d'un seul bond. Et que voulait-il enfin ce malheureux prêtre en donnant un si grand scandale ? Il voulait étonner les hommes. Il a réussi ; mais quel triste étonnement !

C'est en vertu du même principe qu'il s'est toujours incliné devant ceux qui l'admirent, et qu'il réserve sa sévérité et ses dédains pour les hommes dont l'estime garde quelque mesure. Les flatteurs ont beau jeu avec lui : il a tant besoin d'être loué ! Étudiez-le dès le commencement de sa nouvelle carrière, après qu'il eut rompu avec l'Église. Comme il caresse tous les pouvoirs de la secte républicaine, qui est le seul refuge qui lui reste ! Comme il célèbre ses grands hommes ! Avec quels éloges il parle des révolutionnaires et des esprits forts ! Avec quel ton pathétique il honore du titre de confesseurs et de martyrs les complices de la révolte ! Il chante les noms qu'il avait flétris et traînés dans la boue, et il adore ce qu'il avait maudit !

Ne croyez pas trop cependant à ces panégyriques : ils ne sont pas parfaitement désintéressés. Celui qui les prononce est un néophyte, qui tâche de donner par sa docilité et par son zèle des gages de sa conversion. S'il vous loue et vous admire avec tant d'effusion, c'est qu'il a envie d'être loué et admiré par vous. C'est là sa faiblesse, qu'il lui faut pardonner. Il veut devenir, en un mot, le premier personnage de votre société, car le besoin de régner quelque part est sa fantaisie à lui, et c'est pour cela qu'il brigue avec tant d'instance vos suffrages. Adorez-le, proclamez-le un génie, un prophète et que sais-je? un dieu, et vous serez quittes envers lui. N'ayez pas peur du reste qu'il se roidisse, et qu'il abuse de sa place en vous asservissant à ses opinions, car il embrassera les vôtres, pourvu que vous ayez l'air d'adopter les siennes. Faites-le roi et soyez sûrs qu'il régnera et ne gouvernera pas. Quand il sera sur le trône, vous le trouverez doux et souple comme un agneau. Il répondra à vos hommages en baissant la tête et en disant avec un air de componction : Je ne suis rien [1]. Vous croiriez que c'est un trappiste qui parle. Mais si au contraire vous osiez contredire un peu brusque-

[1] *Voyez* le National du 23 décembre 1840.

ment cet homme si humble, fussiez-vous évêque ou pape, il se dressera fièrement contre vous, et vous lancera à la face le sarcasme et l'anathème. Il ne faut pas le heurter, et le peuple même, s'il s'avisait de le faire, y échouerait comme tant d'autres. Malheur à celui qui encourt la disgrâce de M. de Lamennais ! Le pape le sait bien, car ayant eu la hardiesse de le refuser pour supérieur, ou au moins pour collègue, il s'en est fort mal trouvé. Avant cette époque, rien n'était plus sacré pour M. de Lamennais que le père commun des fidèles. Mais il y avait alors en France des gens qui faisaient la cour à l'écrivain célèbre, et l'appelaient saint Athanase et saint Augustin ; ces compliments lui tournèrent la tête, et il se crut tout de bon un Père de l'Église. Il ne savait pas que ce qui a fait ces grands hommes ce n'est pas le beau style ni même le talent et le génie, mais la science sanctifiée par l'humilité. Rome ne donna pas dans le piége ; car elle s'était apercue que le nouveau docteur de la chrétienté, malgré ses talents, bronchait en théologie, et n'était pas même très-fort sur le catéchisme ; néanmoins elle le traitait avec son indulgence accoutumée. M. de Lamennais, enhardi par l'enthousiasme des uns et la tolérance des autres, proposa enfin au pape ce que vous savez ;

il ne s'agissait rien moins que de changer en bulle la *Déclaration des droits de l'homme*. Le pape fut effrayé, comme de raison, non pas de ce beau projet, mais de l'état cérébral de celui qui l'avait conçu, et crut devoir faire un acte de paternité, en rappelant à l'ordre le prêtre égaré, et en lui faisant poliment entendre que son infaillibilité était un peu moins sûre que celle du successeur de saint Pierre. Alors tout fut perdu. Les yeux de M. de Lamennais se dessillèrent tout à coup, et il acquit *une profonde conviction* [1] que ce catholicisme, pour lequel il avait tant combattu, hélas! était une fable. Ne pouvant plus se flatter d'être pape à Rome, il se résigna à l'être au moins dans un petit coin de Paris, et passa du côté du peuple, c'est-à-dire de quelques journalistes et écoliers, qui lui conférèrent la tiare, sauf à le charger de mettre en beau style toutes leurs folies, et à faire bon marché de sa papauté.

Ah! si M. de Lamennais eût connu la véritable grandeur, il se serait conduit bien autre-

[1] *Affaires de Rome*, Paris, 1836, p. 295, 303. Rien ne serait plus divertissant que de recueillir et rapprocher toutes les phrases d'assurance, par lesquelles M. de Lamennais a signalé chacune de ses variations depuis trente ans; mais la tâche serait fort longue.

ment, et sa position actuelle, même humainement, serait digne d'envie. La souveraine grandeur consiste à se vaincre soi-même, et à sacrifier au devoir le sentiment de l'orgueil, qui est la plus forte et la plus enivrante des passions. Celui qui consomme ce grand sacrifice, ne peut point en jouir au milieu de la lutte terrible qu'il soutient contre sa malheureuse nature : il est déchiré, consterné ; nulle douceur qui tempère l'amertume de son âme ; nulle perspective où son imagination puisse se reposer à l'aise ; le ciel même cesse de lui sourire, et la seule ressource qui lui reste, c'est l'immensité même du sacrifice et l'anéantissement complet de son être pour l'amour de Dieu. Mais lorsque l'acte est accompli et que le cœur humain a triomphé de lui-même, le spectacle change, et le héros chrétien qui avait cru tout immoler, jusqu'à son nom, s'aperçoit d'avoir grandi dans l'opinion publique et de ceux-là même qui appelaient faiblesse la plus belle victoire que puisse remporter un homme. Voilà la douce et noble récompense que Dieu accorde, même ici-bas, aux esprits humbles et forts. Oui, si M. de Lamennais eût obéi à la voix de l'Église, s'il se fût humilié devant elle comme un enfant docile, il serait devenu grand, admirablement grand : il surpasserait en grandeur

morale toutes les célébrités modernes, et n'aurait d'égal que Fénélon.

Au contraire, comme il est tombé ! Comme il est tombé cet ange de lumière, que le génie de la religion avait placé si haut ! Qui n'aurait pitié de ce pauvre vieillard, dont le talent est si beau, dont l'âme, malgré ses égarements, est si noble et si tendre, à le voir devenu la proie des factions et l'objet de leurs impies apothéoses ? Qui ne serait heureux de donner sa vie et tout ce qu'il a de plus cher au monde, pour le tirer d'un tel état ? Et quel bandeau, grand Dieu, lui couvre la vue ! Il s'honore dans son aveuglement de ce qui ferait rougir un autre homme, et croit monter au Capitole, pendant qu'on le traîne aux gémonies ! N'est-ce pas là une espèce de folie et la plus déplorable de toutes ? Mais faut-il désespérer de lui ? Est-il perdu sans ressource ? Devons-nous pleurer la mort d'un frère, sans qu'aucun espoir adoucisse nos larmes ? Oh ! non, on serait trop malheureux si l'on pouvait le croire, et l'Église qui gémit comme nous, mais qui à ses pleurs mêle des prières, nous défend de renoncer à sa plus douce espérance. Une des propriétés merveilleuses du christianisme, c'est qu'il offre toujours à ses enfants égarés des moyens sûrs et puissants pour recouvrer leur première grandeur et surpasser

encore, s'ils le veulent, leur ancien rang. Si Dieu permet quelquefois qu'une étoile se détache du ciel, pour nous faire trembler sur notre misère, il plaît aussi souvent à sa toute-puissance miséricordieuse de relever et de rendre au séjour des anges l'astre qu'il a perdu. Plus la chute de M. de Lamennais a été profonde, plus son retour sera beau et plein de gloire, de cette gloire pure et sainte du repentir chrétien, qui ne se fane point comme les renommées de ce monde, mais survit au temps et fleurit dans l'éternité.

Mais tout en gardant ce précieux espoir au fond de notre âme, il serait dangereux de fermer les yeux ou de se taire sur les scandales de M. de Lamennais. Ses égarements depuis quelques années sont si grands et si étranges, qu'ils ne doivent pas moins effrayer les amis de la liberté que ceux de la religion. Je vous avoue, monsieur, que je ne conçois rien au bon sens de ceux qui ont fait de lui un chef de parti. Il a sans doute comme homme privé, je me plais à le répéter, des qualités intellectuelles et morales qui peuvent honorer une secte; mais en faire son représentant en France, que dis-je? en Europe, et le considérer comme le symbole de son système, n'est-ce pas là un véritable suicide politique? Quoi! des hommes qui veulent

établir la république universelle et placent toute leur confiance dans les masses, déifient un écrivain, dont le nom seul représente la haine du catholicisme? Où vivent-ils ces républicains de nouvelle espèce? Sont-ils de ce monde? Ne savent-ils pas que la religion catholique est la plus répandue de toutes en Europe et en Amérique? qu'elle est même la plus nombreuse parmi les cultes qui règnent dans les pays civilisés de tout le globe [1]? Peuvent-ils ignorer que la grande majorité des Espagnols, des Portugais, des Italiens, des Français, des Belges, des Irlandais, des Autrichiens, des Polonais, des Américains sont sincèrement attachés à la foi de leurs pères? Croient-ils que Paris, où malheureusement la foi est affaiblie dans presque toutes les classes, soit la France et l'univers? Quoi! pour répandre et réaliser vos idées républicaines, vous leur endossez la robe d'un hérétique, vous les associez au schisme et à l'impiété? Vous n'aurez pas même les protestants et les autres sectaires chrétiens dans vos rangs; car aucun homme qui conserve encore quelque étincelle de foi, quelle que soit d'ailleurs sa communion, n'approuvera jamais les écarts de M. de Lamennais. Vous pourrez tout au plus

[1] La moitié des peuples bouddhistes est encore barbare.

gagner quelques prosélytes parmi les disciples d'Owen, de Fourier et de Saint-Simon : c'est là votre seule ressource qui certes n'excitera l'envie de personne. Avec de tels apôtres, vous n'élargirez pas beaucoup le cercle de vos conquêtes, vous ne changerez pas, soyez-en sûrs, la face de la terre. Si j'avais le malheur de ne pas être catholique par conviction, je me garderais bien de faire parade de mon incrédulité et de m'en servir pour gagner des partisans à mes idées politiques. Ce serait imiter la sagesse de ces patriotes qui pour nous faire aimer la liberté, louent à chaque instant Marat et Robespierre. Si j'avais aussi le malheur d'être républicain (je dis malheur, car je n'ai pas envie de redevenir enfant), je tâcherais de concilier de mon mieux cette utopie avec les opinions dominantes et non pas de la mettre en désaccord avec elles. Voilà ce qui me paraît passablement raisonnable ; mais ces messieurs pensent autrement. Veulent-ils choisir un représentant ? Ils vont chercher précisément l'homme qui a nui le plus depuis cinq ans à la cause de la liberté. Mais cet homme, direz-vous, est un brillant écrivain, un éloquent génie. Pensez-vous, beaux parleurs, que l'éloquence du discours l'emporte sur celle du caractère, et que l'amour de la liberté puisse éteindre les croyances ?

Du reste, monsieur, je ne suis pas fâché que le parti républicain ait choisi un chef aussi propre à lui ôter toute influence, et à décréditer ses doctrines. Sous ce point de vue, le choix me paraît excellent : on n'aurait pu mieux faire, et pour mon compte j'en remercie les auteurs. Je parle, vous le voyez, comme si j'y étais pour quelque chose; car puisqu'on veut établir une république universelle, et en conséquence une république italienne, j'ai aussi le droit de m'en mêler. Si ces lignes n'étaient pas adressées à une personne aussi sensée que vous, je craindrais peut-être en tenant ce langage, qu'on me prît pour un ennemi de la liberté; car, pour ces messieurs liberté et république, c'est tout un. Hors de la démocratie, toutes les nuances se confondent à leurs yeux : Tibère et Louis-Philippe, Séjan et M. Guizot sont des princes et des ministres absolument de la même couleur. La France est aujourd'hui dans le même état de détresse que sous le règne de Charles VI et de Charles VII, et la Pucelle qui peut la sauver c'est la république. Voilà comment raisonnent ces messieurs. Mais en revenant à la république universelle, je ne suis pas de leur avis, et j'espère, s'il plaît à Dieu, avoir avec moi beaucoup de monde, même chez vous. Le plus grand ennemi du bonheur des peuples est à mes yeux

la république telle qu'on l'entend, c'est-à-dire la démocratie, et je m'appuie sur des raisons qui me paraissent fort bonnes. D'abord j'ai pour moi toute l'histoire, depuis Adam et Noé, ce qui est fort ancien, jusqu'à votre république de 1793 de bienheureuse mémoire. Je ne trouve nulle part l'exemple d'une grande démocratie qui ait duré longtemps, et qui n'ait pas frayé la route au despotisme intérieur ou à la domination étrangère. Les républiques anciennes et modernes de quelque étendue, qui ont eu de la durée, de la puissance et de la gloire, étaient des aristocraties, ce qui ne convient guère aux républicains modernes. Mais les États-Unis, direz-vous, sont-ils une aristocratie? Non, ils sont quelque chose de pire, c'est-à-dire une oligarchie effroyable où une race d'hommes opprime impitoyablement deux autres races, en arrachant l'une par un odieux trafic, et en expulsant l'autre par la force et la perfidie de la terre de leurs pères, pour vouer la première à l'esclavage ou à la honte, et la seconde à une destruction lente et certaine. Je ne vous envie point cette république modèle, et je vous promets, foi d'honnête homme, que je voudrais plutôt vivre à Constantinople qu'à Richmond [1].

[1] Capitale de la Virginie, célèbre par son marché d'esclaves

Tout homme à entrailles humaines pensera comme moi. Du reste, laissez mûrir cette république qui n'a pas encore atteint l'âge d'un mortel, et vous verrez quels seront les fruits de son esclavage, de son égoïsme, de son absence de sens moral et de génie, de sa religion d'étiquette : le seul espoir raisonnable de la société qu'elle renferme, c'est la ruine de ses institutions. Mais ce qui ne s'est pas vu jusqu'ici, dira-t-on, se verra dans l'avenir : confiez-vous dans la loi du progrès, et dans M. de Châteaubriand qui nous l'a dit. Messieurs, je n'ai pas cette témérité de vouloir pénétrer dans l'avenir, car je ne suis pas la Providence, et pas même un prophète comme M. de Châteaubriand ou M. de Lamennais. J'admets le progrès, quoique dans un sens bien différent du vôtre ; et parfois j'ai envie de rayer ce mot de mon vocabulaire, et de lui en substituer un autre, parce qu'il n'est pas un mot sérieux. Je me suis aperçu, que quand il s'échappe de ma bouche en bonne compagnie (ce qui m'arrive rarement, car j'y prends garde) tout le monde sourit. Mais en admettant provisoirement le mot avec la chose, et en faisant les réserves de la Providence sur l'impénétrabilité de l'avenir, je ne conçois pas que le progrès, quelque étendu qu'on le suppose, puisse jamais changer les lois essentielles

de la nature humaine, et réaliser un phénomène inconnu jusqu'ici. C'est dans ce sens que je crois, avec le plus sage des princes, que rien de nouveau n'arrive sous le soleil. Le germe du mal qui empoisonne la vie de l'homme, ne pourra jamais être extirpé. Les disciples d'Owen et de Fourier [1] nient l'existence même de ce germe, et je n'ai aucune envie de disputer avec eux; car il est impossible de s'entendre avec des hommes qui, avec leur esprit éminemment faux, avec leur ignorance des choses humaines, ne saisissent jamais le côté réel et vivant des objets, et se payent d'abstractions vides et d'idées creuses. Autant vaudrait-il raisonner avec un aveugle de naissance sur les propriétés des couleurs. La corruption naturelle de l'homme est un article du sens commun, qui fait foi en politique [2]. Or l'homme moral restant toujours faible et malade, quelles que soient les améliorations extérieures produites par la civilisation, la liberté qui a besoin de l'ordre, qui est l'ordre

[1] En parlant ainsi des fouriéristes je ne considère que la partie morale et religieuse de leurs doctrines.

[2] M. de Lamennais rejette le dogme du péché originel, entre autres raisons, parce qu'il est inconciliable avec la loi du progrès à laquelle il tient fort. Cela fait doublement pitié. En disant que la corruption naturelle de l'homme est un article du sens commun, je parle du seul fait et non de sa cause.

même dans la plus haute acception et dans toute son étendue, ne pourra jamais subsister dans un grand État au milieu du flux des opinions et du choc des passions humaines, si tous les citoyens participent également aux droits politiques. La sauvegarde de la liberté c'est le frein qui empêche ses abus, et ce frein est une chimère, si tout le monde est libre au même degré. L'égalité politique est donc une véritable absurdité; et à cet égard, sans empiéter sur les droits de la Providence, on peut être sûr que le rêve chéri de nos démocrates ne se réalisera jamais. Mais parmi les combinaisons différentes, d'où peut sortir une hiérarchie sociale, il y en a sans doute plusieurs qui appartiennent à l'avenir. Quelles seront-elles? Je n'en sais rien, et peu m'importe; ce sera là l'affaire de nos neveux : nous avons assez de notre besogne, qui est déjà, je pense, assez rude. Mais pour le présent, tout homme sensé conviendra avec moi, qu'avec l'inexpérience, les mœurs, les habitudes, le luxe, la corruption et la légèreté de l'Europe actuelle, l'hérédité politique, sous l'une de ses deux formes, le patriciat ou la royauté, est le seul principe fixe et solide qui puisse, au milieu du mouvement qui nous entraîne, assurer l'ordre et avec lui la liberté, la puissance et le bonheur des peuples. Or le patriciat poli-

tique est mort partout, l'Angleterre exceptée; le pouvoir royal est le seul, qui, quoique ébranlé dans quelques pays par sa propre faute, est encore plein de vie, et peut se promettre un long avenir. Vos républicains qui lui tâtent le pouls nous assurent qu'il se meurt : je n'en crois rien ; je crains plutôt ici pour la vie des médecins que pour celle du malade. La royauté chrétienne a en soi, si elle le veut, tous les éléments de durée, et, rigoureusement parlant, elle n'a rien à craindre que d'elle-même. Il est impossible qu'elle périsse puisque le rôle dont la Providence l'a chargée, est loin d'être accompli. Sa mission qui est double, et qui consiste à détruire la barbarie et à fonder la civilisation, n'a été remplie qu'à demi. Les rois ont tué la féodalité, effet de la conquête; voilà le premier acte du drame : il s'agit maintenant d'établir la liberté des peuples, et pour y réussir, il faut d'abord enchaîner la démocratie qui en est le plus grand obstacle. Ce fléau doit sa naissance à la royauté même, qui ayant oublié sa glorieuse mission, voulut établir le despotisme sur les ruines féodales, et confisquer à son propre profit un pouvoir qu'elle devait dépenser pour le bonheur de l'État. Dieu la châtia en permettant à l'hydre révolutionnaire de naître; car les révolutions

sont des crises douloureuses qui, par une loi de la nature, régénèrent le corps social par l'excès même du désordre, et le sauvent d'une mort inévitable. Si cette première leçon est inutile pour corriger les peuples et les rois, la Providence leur en donne une seconde, qui est encore plus terrible et plus longue, mais qui ne manque jamais son but. Ce dernier remède c'est la conquête et la barbarie qui en est la suite, et qui, comme une crise révolutionnaire venue du dehors, mêle les races et les peuples, crée un nouveau moyen âge, enfante des nations et des langues, et, après des convulsions et des angoisses séculaires, ouvre la route d'une civilisation nouvelle. Peuples et rois de l'Europe policée, voudrez-vous forcer la souveraine justice qui gouverne le monde à employer ce terrible moyen pour mettre un terme à vos folies? Tournez vos yeux du côté du Nord, et voyez le châtiment qu'elle vous réserve. Pour y échapper, vous n'avez qu'une seule ressource, c'est de réaliser l'idée chrétienne, qui consiste à *fonder la liberté et la puissance des peuples par le moyen de la souveraineté.* Mais pour parvenir à ce but, il faut ôter son principal obstacle, aller à la source du mal, détruire l'hétérodoxie philosophique, politique et religieuse qui infecte nos sociétés,

réformer en un mot la pensée de l'Europe par le rétablissement de la foi catholique, d'où toute orthodoxie dépend ; car ce sont les idées qui engendrent les institutions. Choisissez donc entre Rome et Saint-Pétersbourg. Et le choix ne sera pas difficile ; car l'hétérodoxie dont les formes ont été jadis si spécieuses et si propres à fasciner les meilleurs esprits, a perdu tous ses charmes avec le prestige de la nouveauté, et depuis que l'expérience a montré combien peu les fruits qu'elle porte répondent à ses promesses. Toute vie s'est éteinte au milieu d'elle, et ses disciples sont devenus complétement stériles ; car rien ne s'épuise aussi vite que la fécondité de l'erreur. Voyez ce qu'on imprime depuis quelques années en Europe et surtout en France dans un grand nombre de journaux et de livres. Y a-t-il quelque chose de plus dégoûtant que ces redites sans esprit de faussetés surannées, ces replâtrages historiques sans force et sans couleur où la faiblesse des études et la médiocrité du talent se déguisent sous les formes de l'indifférence religieuse, ce panthéisme décrépit et déguenillé qui radote en s'enveloppant dans les vapeurs et dans les nuages, ce rationalisme prétentieux qui trahit par le galimatias le secret de son impuissance, ce républicanisme aux abois, qui tantôt dérai-

sonne avec la naïveté d'un enfant, tantôt s'efforce de cacher par des rodomontades et des invectives son absence complète d'originalité et de génie? S'il y a quelque chose de clair aujourd'hui c'est qu'un nouveau siècle commence, et que la séve fécondante des grandes pensées et des grandes réformes ne se trouve plus ailleurs que dans le catholicisme, et ne peut sortir que de lui. C'est à cette source que doivent puiser les peuples et les hommes d'État pour retremper l'Europe vieillie, et commencer une génération nouvelle. Il faut avoir le jugement de M. de Lamennais pour croire que l'impiété et la démagogie ont encore de l'avenir, et pour échanger le temple de Dieu avec un édifice qui tombe en ruine, dans un moment où la marche ascendante du catholicisme est visible à tous les yeux, et où sa jeunesse éternelle est près de reparaître dans son ancien éclat. Voilà donc la tâche des nations et de leurs chefs. Quant à nous, pauvres auteurs, notre devoir est de dire aux uns et aux autres la vérité et toute la vérité avec une égale franchise, sans rien craindre, rien espérer; car malheur à l'écrivain qui, par intérêt ou par peur, flatte les rois ou les peuples! Pour mon propre compte, monsieur, il m'est impossible de séparer dans mes amours et dans mes espérances la liberté

et la monarchie. J'aime la liberté et je donnerais volontiers ma vie pour elle. Mais j'aime aussi la royauté, parce que je la crois indispensable pour fonder la liberté dans mon pays, et pour l'assurer chez vous et dans toute l'Europe. Aimer la royauté seulement pour elle-même et préférer les intérêts d'un homme ou d'une famille à ceux de tout un peuple, est une chose si absurde, que pour l'admettre il faudrait abjurer les sentiments qui distinguent le chrétien du païen et l'homme civilisé de l'homme barbare. Mais l'attachement à la royauté comme à une institution nécessaire pour le bonheur des peuples est un sentiment fort honorable, et un rigoureux devoir pour tout homme qui en est persuadé comme moi. Depuis que j'ai vu un peu le monde, je suis tellement convaincu que la liberté et la monarchie sont nécessaires l'une à l'autre, qu'il m'arrive parfois, en écrivant, de me fâcher avec ceux qui pensent le contraire, et mettent en doute une vérité qui à mes yeux a la valeur d'un axiome. Vous trouverez que ces brouilleries avec les puissances sont assez plaisantes en moi, chétif; vous avez peut-être raison; mais personne ne peut commander à ses affections les plus chères. Voilà ma profession de foi politique qui me paraît nette et précise.

Vos républicains, monsieur, n'ont pas les mêmes convictions que moi : je doute cependant qu'ils soient parfaitement sûrs de la réussite de leurs projets. Nul cerveau humain, à moins qu'il ne soit dans un état de délire complet, ne pourra jamais se promettre avec certitude la réalisation d'une théorie qui a contre elle les leçons de l'histoire et les prévisions des sages. Elle peut avoir néanmoins de la probabilité à ses yeux : soit. Mais alors je ne sais plus que penser de la prudence de ces messieurs qui oseraient risquer sur une simple probabilité le salut de leur pays. Il faut avoir un esprit bien léger pour hasarder ainsi, je ne dis pas ses biens et sa vie, mais le bonheur et le sang des peuples. Quoi ! vos pères vous racontent ce qu'ils ont vu lorsqu'on fit le premier essai de votre utopie, et leurs récits, si vous êtes hommes, vous font dresser les cheveux sur la tête, et vous voudriez recommencer à un demi-siècle d'intervalle, et exposer de nouveau votre patrie à des chances si effrayantes? Êtes-vous des fous à raisonner ainsi ? Et si vous pensez qu'une seconde tentative puisse être plus heureuse, quelle est la loi morale qui vous permet d'aventurer sur une présomption individuelle ce qu'il y a de plus sacré au monde ? Quels sont les principes qui

vous servent de règle ? Est-ce l'Évangile ou la doctrine des païens ? Et que dis-je, des païens ? Nul d'entre eux, même les plus relâchés, ne vous aurait permis de jouer sur une carte le bonheur d'une nation entière et peut-être du genre humain. Oh ! si Pascal vivait de nos jours, comme il aurait beau jeu avec vos folies ! Comme il flétrirait vos beaux discours sur l'amour de la patrie, la fraternité, le sacrifice, avec tout le poids de sa fine moquerie, de sa logique, de son éloquence ! Vos ancêtres de 1789 raisonnaient aussi un peu comme vous ; mais ils étaient plus excusables ; car ils n'avaient pas sous les yeux les hautes leçons de l'expérience. Ils voyaient et touchaient de la main les maux d'une monarchie corrompue, et non les abus d'une liberté assise sur une fausse base. La France voulait alors recouvrer les droits qu'elle avait perdus, et jouir de cette liberté modérée et de ces garanties politiques, dont le catholicisme avait créé les germes dans le moyen âge. Elle voulait refaire l'œuvre détruite par quelques-uns de vos rois, qui avaient été de véritables révolutionnaires en changeant votre constitution politique, et en lui substituant le despotisme, selon la portée légitime de la philosophie de Descartes et de l'hérésie de Luther. La monarchie constitutionnelle

bien entendue n'est dans le fond que le développement des pouvoirs et des libertés du moyen âge, que l'action civilisatrice du christianisme avait établis presque simultanément dans toute l'Europe. C'est à la civilisation qu'appartient la tâche de développer ces divins germes, selon la mesure assignée par le degré de sa marche, qui consiste toujours à dégager l'avenir contenu dans le passé, et à l'élever de l'état de simple puissance à la plénitude de l'acte d'après la loi de continuité qui régit toute la création. Les vœux de vos compatriotes étaient donc sages et légitimes ; mais malheureusement les résultats en furent viciés par une fausse philosophie. La doctrine cartésienne née du protestantisme, et déjà morte sous sa première forme, mais ressuscitée sous celle du sensualisme par Locke et Condillac (je crois avoir ailleurs démontré ce point) engendra le dogme de la souveraineté du peuple, qui sape par sa base la monarchie constitutionnelle (dont l'essence implique la multiplicité des pouvoirs), en les réduisant à un seul, qui devient absolu par le seul fait qu'il est unique. L'assemblée, chargée de reconstituer la France, prit cette erreur spécieuse pour fondement de ses travaux. Dès lors tout fut perdu : le temps et la logique firent le reste. Le premier jour, un abbé

se lève, et proclame que la réunion représentative du peuple est *assemblée nationale :* c'était avec une seule phrase rayer tous les pouvoirs, un seul excepté. Le second jour, on prononça le mot de *république :* la formule fut ainsi dégagée du voile qui la couvrait, et réalisée. Le troisième jour un homme monte sur l'échafaud ; il veut parler au peuple et lui faire entendre les derniers accents de la liberté et de la monarchie expirantes sous le glaive de la république ; mais les tambours couvrent sa voix, et sa tête roule aux pieds du bourreau. Et sur cette tête tombèrent d'autres têtes, et le nombre bientôt en fut si grand, qu'on aurait pu élever avec elles une de ces affreuses pyramides, qui signalaient les conquêtes sanglantes de Tchingiz-Khan et de Timour. Le quatrième jour un soldat italien arrive, et balaye avec son épée la république, en remplaçant l'échafaud par le canon et la mitraille, qu'il promène dans toute l'Europe pour faire goûter aux autres peuples les fruits de vos libertés. Voilà quel fut le drame de votre révolution, dont toutes les phases étaient renfermées dans une parole coupable prononcée par la bouche d'un prêtre. Le despote tomba enfin après vingt ans de carnages, dont le seul fruit pour nous Italiens et bien d'autres fut la perte des restes de nos

anciennes libertés; et quant à vous, vous en fûtes à recommencer. Votre nouveau début fut si malheureux que vous l'avez flétri du nom de comédie. Vint ensuite la crise de 1830, et votre nation aurait péri, si les mains qui renversèrent le trône ne l'eussent pas relevé et soutenu avec persévérance et courage. Mais si vos républicains l'avaient emporté sur la sagesse de la nation, où en seriez-vous maintenant? Où en seriez-vous, si vos affaires avaient été livrées à la sagesse d'une secte qui exciterait la guerre civile, et proclamerait la guerre universelle aussi tranquillement qu'on avale un verre d'eau? Quels sont-ils les hommes d'État de cette faction? Quelle est-elle sa religion, sa morale politique? Armand Carrel, le premier de ses champions, dont l'esprit, la probité, la générosité ne sont contestés par personne, et qui montrait même autant de prudence qu'on peut en avoir quand on a à compter avec la multitude, avait des idées morales si peu saines, qu'il sacrifia sa vie et les intérêts de sa secte à un préjugé féodal et horrible du moyen âge. Étranges républicains qui entendent l'honneur comme les barons du douzième siècle! Le malaise évident de votre position actuelle ne vient que du peu de confiance que vous avez dans vos institutions, à cause de l'affaiblissement du pouvoir royal, qui est le

pivot sur lequel elles tournent et la base qui les soutient. Tout homme sensé avouera que la liberté ne court aucun danger réel chez vous, ou plutôt qu'elle a tout à craindre des ennemis de la royauté, et rien de la part du roi. Cette position n'est pas sans doute commune à tous les pays et à toutes les époques ; mais ce qui est vrai aujourd'hui de presque toute l'Europe, c'est que la liberté ne pourra point y germer et produire des fruits durables, si elle ne pousse pas du tronc de la monarchie. Et dans une situation si chancelante on trouve des hommes qui osent arborer le drapeau de la république, et le font porter par un déserteur malheureux de la foi chrétienne ! Les désordres de la révolution française ont commencé par la parole imprudente d'un prêtre : on doit espérer qu'ils se termineront de la même manière. Mais M. de Lamennais est cent fois plus coupable ou plus égaré que l'abbé Sieyes, puisqu'il ferme les oreilles à la voix de l'histoire, qui est la voix de Dieu.

Eh bien ! monsieur, un tel homme sera aussi préconisé par quelques-uns de mes compatriotes comme un apôtre et un prophète ? Le prêtre qui a juré amour et obéissance à l'Église catholique, et qui a répondu à la correction paternelle de son chef par l'injure, l'apostasie et le

blasphème, sera élevé sur l'autel par des mains italiennes? A Dieu ne plaise que les dignes fils de notre beau et malheureux pays se taisent en présence d'un si grand scandale! Je proteste hautement pour mon propre compte, et je suis sûr d'avoir avec moi la majorité de mes concitoyens et l'élite des hommes vertueux et éclairés qui honorent ma patrie. Il faut bien qu'on sache à l'étranger qu'il y a encore des Italiens qui ne se baissent point devant le premier venu qui nous outrage dans nos affections les plus tendres et les plus saintes, et qui osent élever leur voix contre une folie si étrange.

Le catholicisme et la nationalité italienne sont inséparables. Quand la lumière, née en Orient, s'avança, comme le soleil, pour éclairer l'Europe, elle se fixa en Italie. Rome qui avait produit la plus puissante des civilisations païennes, animée et rajeunie par la foi nouvelle, reconquit le monde qu'elle avait perdu, et qui fut alors dompté pour la première fois par la force pacifique de l'idée et de la parole. Notre Italie moderne naquit au milieu de cette Église mère, elle fut nourrie de son lait, échauffée sur son cœur, consolée par son sourire, bercée dans ses bras maternels; elle apprit de sa bouche à bégayer les premiers mots de Dieu, de ciel et de patrie, et eut pour gardien de son enfance

contre des ennemis qu'elle n'avait point vus naître, le père commun des fidèles. Ainsi le catholicisme, par un travail lent et profond, fit de nous un peuple, et devint notre âme, notre vie, notre existence même. Il s'est identifié avec nos mœurs, nos arts, notre littérature : il se confond avec nos souvenirs, nos gloires, adoucit nos douleurs et soutient nos espérances. Il nous a faits, en un mot, tout ce que nous sommes : c'est lui, qui nous rendit, par le Dante, les aînés de la civilisation européenne, et qui enfanta par la voix des Grégoire et des Alexandre cette héroïque Iliade du moyen âge, qui nous révéla le secret de nos forces, et dont les immortels exemples ne seront point stériles. Si ce grand arbre n'a point poussé toutes ses branches, et si la séve paraît tarie dans ses racines, c'est aux ennemis du catholicisme, à l'affaiblissement de l'esprit antique, à l'importation des mœurs étrangères que nous en sommes redevables. Le catholicisme est vérité pour tous les peuples : il est pour nous de plus unité, patrie, indépendance, nationalité. C'est de lui, de lui surtout que nous attendons tous les biens qui nous manquent; car lui seul peut inspirer le dévouement, cimenter l'union, réveiller le génie du sacrifice. Lui seul peut fonder la liberté sans préjudice de l'ordre, et consacrer les

droits des peuples sans violer ceux des puissances légitimes. Lui seul peut d'un côté fléchir les cœurs des rois et les rendre accessibles aux vœux raisonnables des nations, et de l'autre inspirer aux nations cette modération et cette sagesse qui éloigne la méfiance, et les rend dignes de participer au pouvoir des rois. Nous ne voulons point de cette liberté absurde qui se fonde sur la prétendue souveraineté du peuple, de ce progrès chimérique qui s'insurge contre le passé le plus respectable, de cette prospérité mensongère qui doit sortir du sein de sanglantes révolutions. Nous ne voulons pas non plus de ce culte puéril et vide, sans base, sans principes, sans autorité, de ce christianisme rationaliste, éclectique, humanitaire, que les faiseurs modernes de religions voudraient substituer à la foi de nos pères. La religion à nos yeux doit être non pas une abstraction individuelle, une science morte, mais une réalité vivante et sociale, ancienne comme le temps, universelle comme l'espace, ayant son principe dans le ciel, et remontant par une tradition certaine au berceau de l'humanité. Le bon sens italien ne sera jamais dupe des idées creuses et des folles perspectives de certains rêveurs ; et ceux mêmes qui ont le malheur parmi nous de méconnaître les divins titres d'une religion contemporaine des

siècles, n'oseraient élever leur voix contre une admirable institution nationale qui est la plus belle de nos gloires. Car enfin, de l'aveu de tous, il faut une religion aux hommes : et que voudrait-on substituer à une croyance qui compte pour nous dix-huit siècles de durée, et qui est une de ces lois du monde, dont l'origine est aussi ancienne que l'état actuel du globe ? Non, encore un coup, les Italiens ne seront point des fils ingrats; ils ne renieront point leur mère; il se garderont de briser les seuls liens solides qui rattachent le passé à l'avenir, la terre au ciel, et l'Italie au genre humain.

Bruxelles, 28 *décembre* 1840.

VINCENT GIOBERTI.

POST-SCRIPTUM.

Cette lettre était déjà sous presse, lorsque je reçus de Paris un livre fort curieux, intitulé : *Procès de M. F. Lamennais devant la cour d'assises* [1]. Parmi les différentes pièces qu'il renferme, il y a une *Notice biographique et littéraire* sur le célèbre écrivain, par M. Elias Regnault. L'auteur se propose de prouver que dans les doctrines de M. de Lamennais *il y a une immuable unité, une logique invariable dans son principe, quoiqu'elle ait pu s'adresser successivement à divers moyens d'application* [2].

[1] Paris, Pagnerre, 1841.
[2] Pag. 103.

En lisant ces mots, je regrettai d'abord d'avoir connu trop tard un livre si propre à m'éclairer sur mon sujet ; mais en avançant, je fus bientôt détrompé ; car s'il est probable que M. Regnault ait voulu prouver quelque chose, il est sûr qu'il n'a rien prouvé du tout. Son apologie est d'une faiblesse qui fait pitié ; on serait même tenté de croire que l'auteur est un partisan caché de M. Partarrieu-Lafosse, et que pour défendre son réquisitoire attaqué par quelques journaux, il a feint de le combattre, en rehaussant par la pauvreté de ses raisons celles de son prétendu adversaire. Dans ce cas, le trait serait fort malin, et l'on devrait admirer l'art habile, avec lequel M. Regnault a su se ménager une défaite. En effet il n'y a rien de pire pour un homme qui a subi les incriminations du ministère public, que de tomber entre les mains d'un mauvais avocat ; car il est ainsi doublement maltraité, et l'on ne sait si c'est l'accusation ou la défense qui tourne le plus à son désavantage. Sous ce point de vue M. Regnault aurait atteint son but aussi bien que M. l'avocat général ; et M. de Lamennais serait vraiment à plaindre d'avoir des ennemis si malicieux.

J'énonce une simple conjecture, car je ne connais M. Elias Regnault ni directement ni indirectement. S'il a parlé sérieusement, je ne

saurais m'expliquer son travail, qu'en supposant qu'il est fort jeune, et qu'il n'a pas encore achevé ses cours, surtout celui de logique. Quand on est entré dans le monde, on est obligé, au moins par bienséance, à raisonner un peu mieux, et à respecter davantage le bon sens de ses lecteurs. Il est vrai que cette règle n'est pas toujours suivie en France, et que la littérature actuelle de ce pays abonde en écrivains qui savent tout, excepté les matières dont ils traitent. On y remarque surtout un grand nombre de théologiens en habit court qui font de la religion à perte de vue, sans connaître le catéchisme. On peut louer le zèle de M. Regnault pour un homme qu'il chérit et qu'il admire ; mais il est bien qu'il sache, qu'avant de prendre la plume il faut posséder son sujet, et que pour plaider on doit être bien sûr de ne pas nuire à son client.

M. Regnault débute en comparant avec une parfaite convenance M. de Lamennais à saint Paul, et *les prêtres du Vatican* à ceux *de la synagogue* qui condamnèrent Jésus-Christ. Il suppose, par complaisance, que M. de Lamennais ait été *dans ses premiers écrits le défenseur de l'absolutisme*, et s'indigne que même dans ce cas on ose l'accuser d'inconstance ; car saint Paul changea aussi, sans que *sa lumineuse image ait pu être*

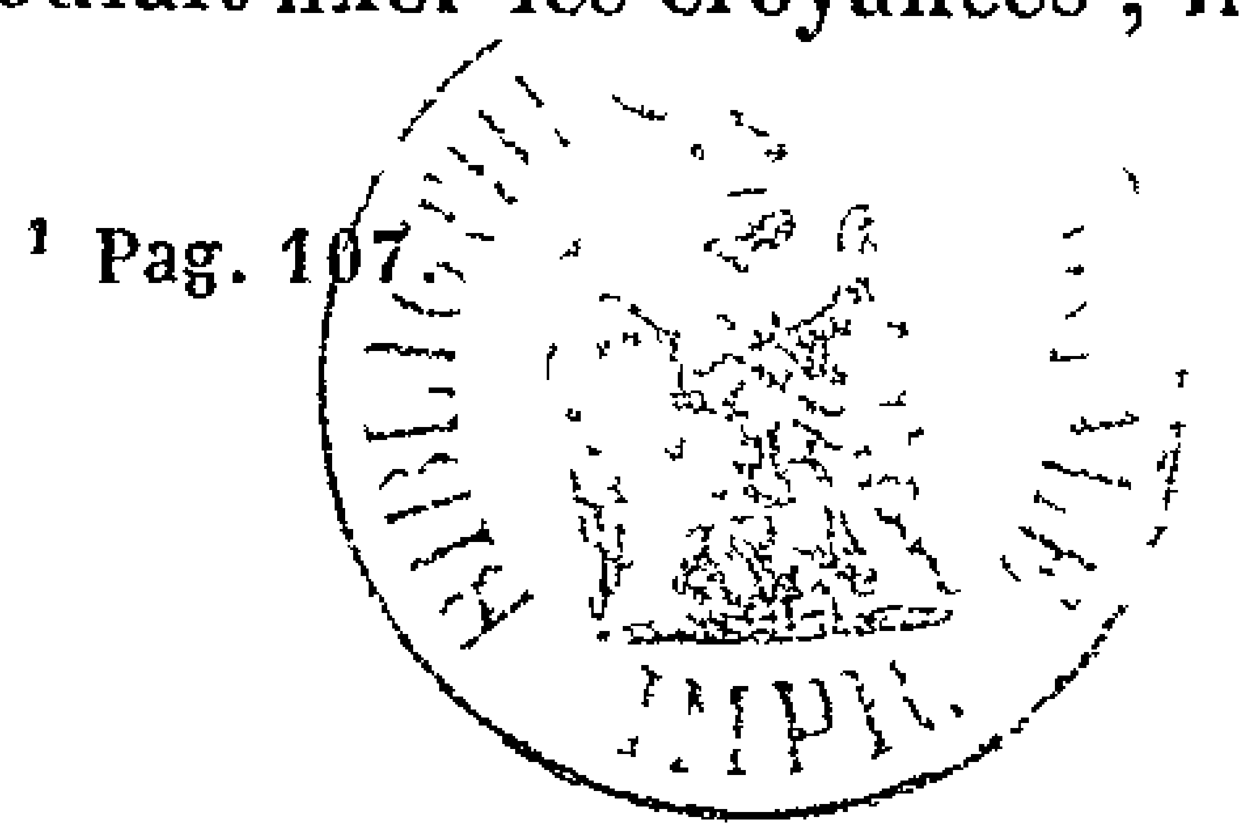
ver. *Un principe une fois posé, en suivre toutes les conséquences, voilà ce qu'on peut demander à un homme de bonne foi. Mais exiger de lui qu'il ne s'égare pas dans la recherche de ces conséquences, vouloir qu'il prenne tout d'abord la bonne route, ou mieux, qu'il persiste dans la mauvaise lorsqu'il y est engagé, c'est vouloir en lui l'infaillibilité, ou le condamner à la renonciation de ses doctrines fondamentales*[1]. A merveille; mais je demanderai à M. Regnault ce qu'il entend sous le nom de principe. L'inviolabilité du pouvoir souverain et constitué, l'infaillibilité de l'Église, l'existence d'une révélation surnaturelle, la divinité du Christ, la nécessité de la rédemption, ne sont-elles pas des principes? Il serait fort plaisant de le nier, puisque de ces propositions, admises comme vraies, découle une infinité de conséquences, qui s'étendent à tous les rapports de la science et de la vie. Si on l'avoue, comment ose-t-on soutenir que M. de Lamennais n'a varié que dans les déductions, puisqu'il rejette aujourd'hui toutes ces vérités après avoir combattu pour elles?

Dira-t-on que le seul principe de M. de Lamennais a toujours été l'infaillibilité du genre humain, et qu'il n'a jamais varié sur cette doc-

[1] Pag. 105.

trine? C'est là en effet la thèse de M. Regnault, si l'on peut croire qu'il en ait une, et qu'il veuille prouver quelque chose. *M. de Lamennais*, dit-il, dans son beau style, *foudroie le* XVIII[e] *siècle au nom de la raison universelle et de la conscience du genre humain. La vérité, selon lui, est dans le consentement commun; l'autorité dans la voix de tous. Peut-être bien qu'alors il ne pressentait pas les conséquences pratiques de cette belle théorie. Mais laissez agir les puissances de sa logique, et vous le verrez conduit forcément au suffrage universel* [1]. Rien n'est plus faible que ce subterfuge ; car je nie que cette prétendue infaillibilité du grand nombre puisse être pour personne un véritable principe. M. de Lamennais a pu s'en servir comme d'un *criterium* pour discerner le vrai, mais il n'aurait pu sans ridicule la confondre avec ces vérités mères qui s'appellent principes, parce qu'elles engendrent la science et dirigent la conduite des hommes. Le *criterium*, quel qu'il soit, n'est en lui-même qu'une formule vide et abstraite, qui n'a aucune valeur, si elle n'est appliquée à quelque idée concrète et féconde. L'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* le sentait si bien, que lorsqu'il voulait fixer les croyances, il recourait à la pa-

[1] Pag. 107.



role révélée par Dieu et définie par l'Église. Direz-vous, monsieur Regnault, que le *criterium* de la vérité, et les principes de la science sont absolument identiques? Alors il me sera permis (ne vous fâchez pas, car je veux croire que vous plaisantez) de vous renvoyer à l'école.

Si la règle de la vérité ne se distinguait pas des principes, il s'ensuivrait que tous ceux qui conviennent de l'une, seraient aussi d'accord sur les autres. Ainsi, par exemple, le théiste et l'athée, les amis de l'ordre et d'une liberté modérée, et les défenseurs du despotisme ou de la licence auraient les mêmes principes, puisqu'ils invoquent également la lumière de l'évidence. Substituez à l'évidence rationnelle l'autorité générale selon le paradoxe de M. de Lamennais, vous n'aurez pas non plus de principes, si vous n'appliquez cette règle à quelque vérité déterminée et en rapport direct avec la connaissance et la pratique. Si, par hypothèse, un philosophe s'appuyait sur le témoignage du genre humain pour soutenir avec les sensualistes rigoureux qu'il n'y a point de morale fixe et immuable, que le vice ne diffère point essentiellement de la vertu, que le devoir change selon les méridiens et les parallèles, voudriez-vous affirmer qu'il pense, comme M. de Lamennais quant aux principes? Cependant il s'accorderait

avec lui sur le *criterium* de la vérité, et le désaccord ne tomberait que sur l'application. Convenez, monsieur Regnault, qu'avant de parler et surtout d'écrire, il faut au moins connaître la valeur des termes dont on se sert.

Du reste, permis à vous de bouleverser le langage reçu, et d'appeler conséquences ce que tout le monde appelle principes. Les mots importent fort peu, quand on est d'accord sur les choses. M. de Lamennais n'a point varié à l'égard des principes. Soit, puisque cela vous plaît. Mais néanmoins il a tellement changé d'opinions, qu'il diffère de lui-même, comme un incrédule d'un croyant, un hérétique d'un catholique, et un révolutionnaire d'un absolutiste. Que cela vous plaise ou vous déplaise, il faut l'avouer. Après cette concession volontaire ou forcée que vous me ferez tout à votre aise, appelez votre client *immuable* autant que vous voudrez; on vous laissera dire. Vous pourrez ainsi changer le sens de tous les mots, et si l'on vient à se moquer de vous, ce ne sera pas ma faute.

Mais pour en revenir au genre humain, il n'y a rien de si plaisant qu'un principe, une maxime ou une doctrine (appelez-la comme vous voudrez) qui n'a rien de fixe, de précis, d'immuable, et qui se prête avec une facilité prodigieuse à tous les caprices et à toutes les applications

les plus contradictoires. Si l'on eût demandé, il y a quinze ans, à l'illustre auteur de l'*Essai sur l'indifférence* ce que pensait le genre humain en matière de religion et de politique, il aurait répondu que le genre humain était catholique aussi bien que le pape, et absolutiste autant qu'un roi absolu. Un peu plus tard sa réponse aurait été quelque peu différente ; car en 1831 le genre humain devint un chaud partisan de la monarchie constitutionnelle. Quelques années après il changea encore d'avis et se fit républicain ; il devint aussi humanitaire, ce qui est sans doute moins étonnant. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'il réforma également ses idées religieuses ; car le genre humain, sachez-le bien, loin d'être encore catholique comme auparavant, n'est plus même chrétien, puisqu'il est devenu panthéiste. Nous en sommes maintenant à ce point, qui probablement n'aura pas une longue durée. Qu'est-ce que croira le genre humain en 1850? Je l'ignore, et je m'en rapporte à M. de Lamennais qui est le seul juge compétent dans cette matière. En attendant, comme l'espace de quelques lustres a apporté tant de modifications aux croyances de l'humanité, nous pouvons être sûrs que sa marche dans l'avenir sera très-rapide. Et certes il faut qu'elle se hâte, et ne

s'arrête pas en chemin, si elle veut suivre les pas d'un homme aussi progressif que son guide. Car M. de Lamennais et le genre humain est tout un ; ou plutôt le genre humain est la loi, mais M. de Lamennais est son interprète et c'est de sa bouche qu'il faut apprendre les oracles de la raison universelle. Oh ! que cette autorité est commode ! Oh ! que notre siècle est heureux de posséder l'homme en qui elle est incarnée, et qui fera envier notre sort aux générations futures ! Admirable genre humain, qui dit blanc et noir à quelques jours de distance, et qui nous sauve de l'ennui de croire toujours les mêmes choses en se pliant à nos fantaisies, selon la loi du progrès !

M. Regnault paraît ailleurs indiquer que cette identité de M. de Lamennais avec lui-même, consiste dans son attachement aux doctrines chrétiennes. *Profondément imbu*, dit-il, *des maximes de la doctrine chrétienne, M. de Lamennais demeura convaincu que cette doctrine, après avoir fait la gloire du passé, devait aussi en se développant accomplir toutes les espérances de l'avenir* [1]. Mais si cet auteur interprète aujourd'hui les principes fondamentaux du christianisme d'une manière tout à fait opposée à son

[1] Pag. 107.

ancienne croyance ; s'il rejette tous les articles du symbole chrétien, sauf le dernier [1], comment est-il en harmonie avec lui-même lorsqu'il était catholique? Est-ce que l'unité religieuse consiste à dire : Je suis chrétien? A ce titre, cette unité, après laquelle on soupire, existerait depuis longtemps dans toute l'Europe, puisque tout sectaire prétend suivre l'Évangile, sauf à l'interpréter selon ses caprices. Dira-t-on que l'essence du christianisme se réduit aux dogmes de la liberté et de l'égalité des hommes? Car c'est ainsi qu'il est compris par les nouveaux docteurs. Mais M. de Lamennais a varié même sur ce point, puisque auparavant il entendait la liberté et l'égalité chrétiennes dans le véritable sens de l'Évangile, et plaçait l'une dans la victoire de l'esprit sur la chair, et l'autre dans la vocation à cette vie éternelle, qui anéantit les inégalités de la nature et de la fortune, et n'admet que celle des mérites et de la grâce. Ce ne sont pas là sans doute l'égalité

[1] On ne peut pas dire que M. de Lamennais admette entièrement le premier article du symbole, puisque son panthéisme exclut la création substantielle, et altère ainsi l'idée de Dieu. Par la même raison, s'il était conséquent à lui-même il devrait aussi rejeter le dernier article puisque le dogme de l'immortalité de l'âme est incompatible avec un panthéisme rigoureux.

et la liberté, telles qu'elles sont envisagées aujourd'hui par M. de Lamennais et les démocrates, et telles qu'ils prétendent les trouver dans l'Écriture, en faussant le sens manifeste de ses paroles. Quand l'illustre écrivain traduisait le livre de l'*Imitation*, où la liberté des enfants de Dieu est si admirablement dessinée, il ne prêchait point, je crois, le suffrage universel et la légitimité de la révolte. Il faut être bien hardi, et bien contempteur de l'opinion publique pour nous vanter la constance chrétienne de ce prêtre, qui a franchi, comme Lucifer, avec une audace et une rapidité effrayante, l'intervalle qui sépare le ciel de l'abîme.

Mais M. de Lamennais a toujours voulu le bonheur des hommes; donc il n'a point varié. Encore une fois, le bien en général n'est point un but déterminé d'action, comme le vrai en général n'est point un principe. Le fidèle et le mécréant peuvent se donner la main en tant qu'ils veulent d'une façon abstraite et indéfinie le bonheur de leurs semblables; mais il y a cependant entre eux une différence infinie dans la manière de le concevoir, puisque l'un le place dans la foi et l'autre dans l'impiété. Si Fénélon, après que son livre fut condamné par l'Église, au lieu de donner ce grand exemple d'humilité chrétienne qui met son nom au-

dessus de tous les éloges, avait abjuré sa croyance; si la même main qui a tracé le traité magnifique *de l'Existence de Dieu* avait écrit le *Système de la nature*, diriez-vous qu'il y a eu en lui *une immuable unité, et une logique invariable dans son principe*[1]*?* Cependant le baron d'Holbach, ou, quel qu'il soit, l'auteur de l'ouvrage le plus infâme du dix-huitième siècle, prétendait vouloir le bonheur des hommes aussi bien que le saint archevêque de Cambray. Il n'en différait que par les conséquences, pour parler votre langage.

Je suis entré dans cette courte discussion, non pas pour réfuter un adversaire aussi puissant que M. Regnault, mais pour montrer au contraire qu'il est irréfutable. Avant de finir, je citerai encore quelques échantillons de la *Notice* qui me paraissent fort propres pour donner une idée de la portée philosophique de l'auteur, et de son éloquence.

C'est alors que M. Lamennais se place sur le terrain de la philosophie, et de sa dialectique vigoureuse jaillit un principe nouveau, qui fut pour les écoles une révolution tout entière. Cette révolution fut opérée, comme vous savez, par ce système contradictoire et puéril de la certitude,

[1] Pag. 103.

qui mourut presque en naissant. *D'un souffle il renverse tous les principes existants.* Si cela est, il dut avoir le bonheur de prouver que deux et deux ne font pas quatre : et cela avec un souffle ; ce qui est le comble de la toute-puissance. Dieu même ne saurait en faire autant. *Aristote et Descartes, Rousseau et Malebranche sont également immolés* [1]. Ne demandez pas si M. Regnault a lu et compris les auteurs qu'il cite, car le seul accouplement qu'il fait de deux penseurs éminents avec un grand talent à calcul, et un grand talent à images, dénués du véritable esprit philosophique, suffit pour vous répondre [2]. Admirez plutôt cette immolation d'Aristote et de Malebranche faite par le bras de M. de Lamennais, et dont on ne peut douter après l'assertion de son apologiste. L'Esquisse d'une philosophie *nous semble destinée à opérer une révolution immense dans la science philosophique et dans les idées religieuses.* Nous sommes toujours au milieu de révolutions, et de révolutions *immenses* [3], de renversements, de ruines : M. de

[1] Pag. 107.

[2] J'ai prouvé, les textes à la main, la nullité philosophique de Descartes, dans mon *Introduction à l'étude de la philosophie.*

[3] Le mot *immense* a aujourd'hui en France beaucoup de vogue, surtout à la tribune et dans les journaux. Il n'y

Lamennais doit être un Titan. Du reste si vous voulez savoir ce qu'il a effectivement renversé, vous n'avez qu'à lire ses ouvrages, et les comparer les uns aux autres. *Socrate fut le précurseur du christianisme ; M. de Lamennais sera appelé le précurseur de la religion nouvelle, qui doit être le développement du christianisme.* Ici l'éloge faiblit un peu ; et je doute que M. de Lamennais se contente d'être le saint Jean-Baptiste de la foi nouvelle, et n'aspire pas à en être le Sauveur. Monsieur l'avocat, prenez garde de fâcher votre client. Quant au *développement du christianisme* que les humanitaires nous promettent, si l'on se souvient de toutes les folies que depuis dix ans on débite en France sur ce sujet, c'est à pâmer de rire. *Pour que rien ne manque à cette grande analogie, le Socrate moderne expie en prison ses attaques contre les faux dieux* [1]. Quoi ! un écrivain qui depuis dix ans fait la guerre à tous les gouvernements de l'Europe, et qui est condamné à un

a partout que des *talents immenses*, des *intérêts immenses*, des *questions immenses*, des *effets immenses*, des *catastrophes immenses* : on plane, comme Dieu, à son aise dans l'immensité. La raison de cet usage est dans la trempe des hommes et de l'époque : Gulliver parut un géant dans le pays des pygmées.

[1] Pag. 122, 123.

an de prison à cause de ses pamphlets incendiaires, est comparé à l'illustre martyr du monothéisme, qui rendit hommage même en mourant au gouvernement de son pays! En vérité, ceci est trop fort : M. Regnault devrait compter un peu moins sur l'indulgence de ses lecteurs.

En voilà assez pour faire connaître la valeur scientifique et le tact de l'auteur. Les passages suivants ajoutent à ces mérites des preuves de son beau talent pour la haute éloquence. *L'Église n'avait plus l'intelligence de Dieu ni des hommes*. Sans doute, parce qu'elle ne varie point sur la vérité éternelle, et ignore les merveilles de la doctrine du progrès. *Si quelques jeunes lévites saluèrent avec enthousiasme cette ère nouvelle du christianisme, les hauts dignitaires du clergé accueillirent d'un silence dédaigneux ce pacte avec le démon du siècle.* Je suppose qu'il y a ici de l'ironie, et que l'auteur veut faire entendre que *le pacte avec le démon du siècle* fut fait en réalité par cet illustre épiscopat de France et des autres pays catholiques qui donne l'exemple de toutes les vertus, et qui exposait sa vie, il y a quelques années pour consoler, et bénir les victimes d'une maladie contagieuse. Autrement il placerait le diable du côté de M. de Lamennais, ou plutôt M. de

Lamennais du côté du diable, ce qui serait peu flatteur pour l'un des deux. *Plus que tout autre peut-être le pape fut effrayé du secours redoutable que le ciel lui envoyait.* Cette frayeur du pape à la vue du nouvel évangile, touche déjà au sublime. *Il fallait un Hildebrand pour comprendre la démocratie en soutane.* Sublime! sublime! *Mais Hildebrand était à Paris, et Rome se taisait.* Hildebrand (j'espère que vous n'aurez pas besoin qu'on vous l'apprenne) est M. de Lamennais qui ressemble à son grand prédécesseur surtout par la fermeté dans ses principes. *N'osant ni blâmer, ni applaudir, le Vatican contemplait avec une sombre méfiance ces ardents néophytes qui l'appelaient à une puissance nouvelle.* Peut-on éprouver *une sombre méfiance* quand on assiste à une comédie? *Les rédacteurs de* l'Avenir *résolurent de faire parler le pontife muet.* Oh! ceci est admirable. S'ils l'eussent fait, à coup sûr ils auraient réussi; car ç'aurait été un miracle. *Et de le contraindre à dire s'il était le serviteur de Dieu ou l'esclave de César.* Oui, pour en faire l'esclave des factions, qu'il est convenu de désigner sous le nom de peuple. Celui qui proclame l'inviolabilité de tout pouvoir légitimement constitué, et des républiques comme des monarchies, est-il l'esclave des rois? *Ils avaient d'ailleurs à confondre de basses*

intrigues, à combattre face à face de ténébreuses calomnies qui s'abritaient derrière le trône de saint Pierre [1]. Ceci est tout à fait tragique. *On vit alors M. de Lamennais déposer la plume pour prendre le bâton de pèlerin* [2]. La scène s'égaye de nouveau. *Glorieux missionnaire de l'humanité, il s'en alla frapper aux portes du conclave, offrant à la papauté la paix au nom des peuples; et les portes du conclave demeurèrent fermées, et la papauté se barricada contre la paix.* L'éloquence de l'auteur est ici à son comble; et il n'y a qu'un mauvais plaisant qui pourrait l'appeler l'éloquence des barricades. *Dès lors il fut convaincu de son impuissance à sauver une institution qui se méconnaissait elle-même : la vieille Église était marquée au front par le doigt de Dieu; et M. de Lamennais, à son retour, put s'écrier, en renonçant à sa dernière illusion : Rome n'est plus dans Rome* [3]. Donc elle est à Paris. Cette merveilleuse conclusion me fait revenir à ma première idée; car M. Partarrieu-Lafosse n'a rien dit d'aussi beau dans son discours.

Je crains d'être trop long; mais je ne puis renoncer au plaisir de citer encore deux jolis

[1] Pag. 114.

[2] Pag. 114. 115.

[3] Pag. 115.

morceaux. *M. de Lamennais, persuadé que la société ne pouvait être sauvée que par le développement des idées chrétiennes, a d'abord appelé les rois à son aide, et les rois ne l'ont pas écouté; il a invoqué les prêtres, et les prêtres ne l'ont pas écouté; il a rassemblé à sa voix les peuples, et les peuples l'ont suivi* (ce concile universel des peuples convoqué et présidé par M. de Lamennais, c'est-à-dire *par la démocratie en soutane*, et qui est un fait historique que notre auteur a sans doute constaté, me paraît charmant); *et il a vu que les peuples devaient être les seuls instruments de l'avenir. Que si on lui reproche ces différents appels faits à différentes puissances, il faut aussi reprocher à Colomb de s'être adressé à différents souverains pour réaliser la découverte du nouveau monde que son génie avait deviné* [1]. Un journaliste a aussi comparé, je crois, M. de Lamennais à Christophe Colomb, parce qu'il a inventé, ou plutôt reproduit, une fausse définition de la matière. Il suit de là que M. de Lamennais est un Colomb à double titre, et qu'il est même plus grand que Colomb, puisqu'il renouvela, lui, deux vieilles erreurs, tandis que le hardi Génois ne découvrit qu'un nouveau monde.

Qu'on ne l'oublie point : M. de Lamennais

[1] Pag. 103, 104

n'avait invoqué les anciens pouvoirs qu'au nom du peuple, il ne leur avait proposé une alliance qu'au nom du peuple : il ne les abandonna que lorsqu'ils abandonnaient le peuple. Il ne faisait donc que continuer son œuvre lorsqu'il se présentait au peuple tout seul (probablement dans l'assemblée générale ci-devant mentionnée), *mais seul avec son génie, et qu'il lui disait : J'ai voulu amener à toi les grands de la terre, et les grands de la terre ne l'ont pas voulu ; j'ai voulu amener à toi les pontifes du Très-Haut, et les pontifes du Très-Haut ne l'ont pas voulu ; mais je t'apporte la parole qui vivifie, et la vérité qui donne la victoire. Désormais je suis ton prophète.* M. de Lamennais se pose donc en révélateur par lui-même, et peut dire avec Dieu : *Je suis celui qui suis ;* c'est une véritable autonomie. *La première hymne* (je transcris à la lettre pour ne rien gâter) *d'alliance du prophète avec le peuple fut une magnifique épopée*[1]. Les *Paroles d'un croyant* sont donc une épopée, comme l'Iliade et la Jérusalem délivrée. Oh ! M. Regnault, que vous êtes divertissant ! Il est difficile de tenir son sérieux avec vous.

Je termine, en souhaitant à monsieur Regnault une meilleure cause, et à M. de Lamennais un meilleur avocat.

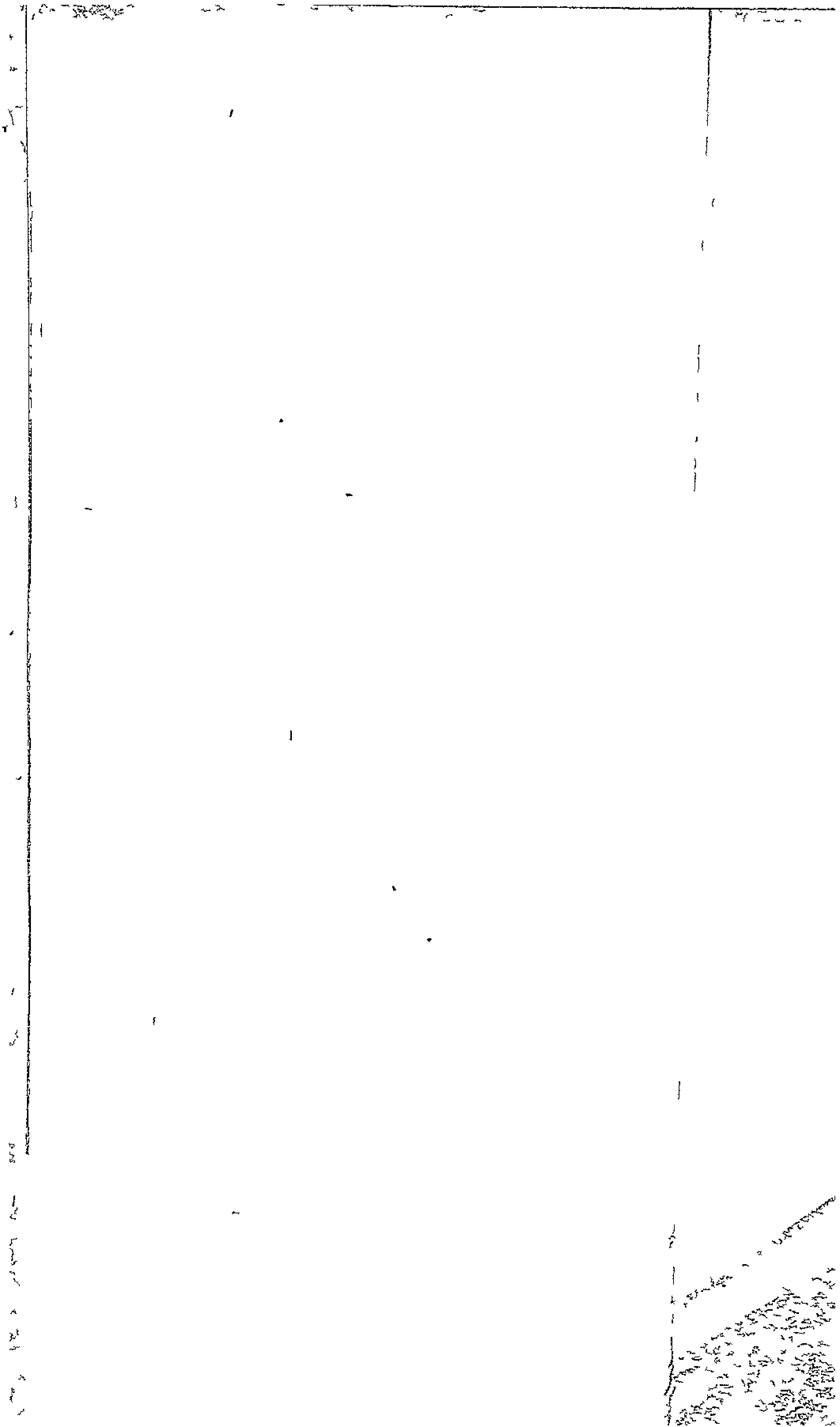
[1] Pag. 117.

NOTE.

En énonçant une opinion sévère, mais juste et exigée par les circonstances, sur la plupart des travaux philosophiques et théologiques de M. de Lamennais, même avant sa chute, je dois avertir le lecteur que mon jugement ne s'étend point aux anciens collaborateurs de l'écrivain célèbre. Il n'est pas étonnant que l'ardeur de l'âge, une extrême modestie associée au plus beau talent, une vive et affectueuse admiration pour cette forte éloquence et ce zèle ardent qui brillent dans l'*Essai sur l'indifférence,* aient in-

spiré jadis à quelques-uns d'entre eux une déférence trop grande envers l'auteur de ce livre. On sait cependant (et ce n'est pas de leur bouche qu'on le tient) qu'ils tâchèrent plus d'une fois de modérer les emportements du maître, et que si celui-ci eût prêté foi aux conseils de ses jeunes amis, il aurait évité cette douloureuse épreuve où sa foi a fait naufrage. Il suffit pour s'en convaincre de lire leurs écrits, dont quelques-uns resteront comme de beaux modèles d'un savoir solide, et d'une piété éloquente et ingénieuse à deviner les maux de notre époque et à y porter remède. Que si entraînés par un nom chéri, ils dépassèrent quelquefois la ligne rigoureuse et mathématique du vrai dans des questions épineuses de politique ou de philosophie, on peut appeler *heureuse* une faute, qui fournit à ce siècle orgueilleux et frivole un spectacle digne des premiers temps de l'Église. Avec quelle abnégation ces hommes vraiment catholiques se rendirent au premier avis du pouvoir légitime! Peut-on imaginer une obéissance plus prompte et plus illimitée que celle dont ils donnèrent l'exemple? Qui a jamais montré plus de zèle et d'empressement à se condamner soi-même avec la candeur d'un enfant humble et docile qui devance les moindres volontés du père? Et quelle noblesse dans toute

leur conduite ! Quelle force dans leur caractère ! Quelle fermeté à vaincre des affections intimes et de chères habitudes, et à tenir un langage pénible, mais imposé par la gravité du scandale, tout en gardant envers le malheureux qui les abandonnait, les tendres égards d'une amitié chrétienne ! Si un ancien évêque en voyant les larmes de Monique, le modèle des mères pieuses, lui prédit le retour de celui qui devait être la plus grande lumière de son âge, ne peut-on pas dire dans notre cas avec la même confiance *qu'il est impossible que l'objet d'une sainte amitié périsse?* Hommes admirables, qui dans des positions très-différentes honorez également la France et l'Église, et que l'imagination aime à réunir dans un seul groupe, permettez qu'un étranger qui vous est inconnu, vous adresse cet heureux présage, sans crainte de blesser votre modestie, puisque le sentiment qu'il exprime, répond au plus doux et au plus saint de vos désirs.



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

ESSAI SUR LE BEAU *ou* **ÉLÉMENTS DE PHILOSOPHIE ESTHÉTIQUE**, par *Vincent Gioberti*, traduit de l'italien, par *Joseph Bertinatti*. Un vol. in-8°.

Sous presse :

DEL PRIMATO MORALE E CIVILE DEGLI ITALIANI. 2 beaux vol. in-8°.

POUR PARAITRE SUCCESSIVEMENT :

INTRODUZIONE ALLO STUDIO DELLA FILOSOFIA. 4 vol, in-8°. Seconde édition, revue par l'auteur.

TEORICA DEL SOVRANNATURALE, seconde édition, revue et considérablement augmentée par l'auteur. Un vol. in-8°.

ERRORI FILOSOFICI DI ANTONIO ROSMINI. 2 vol. in-8°. Seconde édition.

N. B. Le second volume sera entièrement inédit.